

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 12 au 18 février: 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1923.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 20 février 1916.

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS



LA TRAVERSEE DU VILLAGE



SECTION... HALTE !

LES PETITS POILUS DE 1927. — Le régiment, revenant des tranchées, est entré dans la ville de l'arrière et a déposé ses sacs. Mais les bambins sortaient de l'école. Gaillardement, ils ont sanglé les courroies sur leurs petites épaules et, fiers de défilier ainsi, ont fait le tour des rues et des places. Il eût été regrettable que ce bataillon juvénile ne fût pas photographié.

Ayuntamiento de Madrid

## On verra... après la guerre

Est-ce que vous n'avez pas entendu, vingt fois, cent fois, cette phrase : on verra, après la guerre; ne l'avez-vous pas prononcée, à votre tour, à diverses reprises, et dans les mêmes termes ?

Naturellement, il faut donner une explication flatteuse de sa paresse; n'importe quelle défaillance morale doit porter un masque patriotique, un faux nez tricolore. On verra... après la guerre; cela ne veut-il pas dire simplement : « Pour l'instant, nous devons employer toutes nos forces à la défense du pays; en détourner une seule serait commettre un crime de lèse-patrie. Vous parlez commerce, agriculture, industrie... mais ce sont là questions de la paix, problèmes d'après la victoire. La devise de la France reste la même : des canons, des munitions. Quant aux beaux-arts, il faut être fou pour y songer. On verra, vous dis-je, après la guerre. N'insistez pas, vous feriez œuvre de mauvais Français ! »

Que répondre à cette objection qui, chez les « patriotes » de l'arrière, sert de prétexte à toute somnolence, à toute inaction ? Patienter, attendre, espérer, les bras croisés, pourquoi pas ? Encore un coup, nous serions tentés de répéter, à notre tour : « On verra... » si l'Allemagne, que des neutres nous peignent comme épuisée, affamée, ne préparait déjà, méthodiquement, son après-guerre ? Nous savons de source sûre que, du front allemand, des industriels, des commerçants de premier ordre, furent discrètement retirés; qu'ils ont repris leurs fructueuses tournées de commis voyageurs en Suisse, à travers les pays du Nord. Pendant ce temps, nous préparons une Foire de Paris, à laquelle personne ne s'intéresse; il faut se rendre à Lyon pour assister à une action d'ensemble, à des efforts collectifs, groupés par une volonté intelligente et forte. Leipzig recommence sa foire annuelle. Paris attend. On verra...

Si les Allemands se démènent ainsi, c'est qu'ils sont à bout de souffle; n'entendez-vous pas qu'ils râlent, qu'ils agonisent ? C'est possible; pourtant ils s'occupent encore de beaucoup de choses, pour des moribonds... Toutes les questions d'art que nous remettons à demain — encore ! — sont étudiées, discutées, outre-Rhin, avec un sérieux de cuistres — nous en convenons — une vanité grossière de soudards — c'est entendu — qui croient avoir écrasé sous leur botte la beauté, la grâce de la France, mais, quelles que soient la manière et l'outrecuidance du ton, il y a volonté d'agir, d'aboutir et de se renouveler.

Quand un écrivain d'art, tel ce M. de Bulow, prodigue ses conseils aux architectes allemands, qui auront à reconstruire les villes de Belgique et de France, lorsqu'il écrit : « Notre administration ne peut laisser la main libre aux architectes. Par là se produirait un de ces chaos qui dépasserait en laideur celui de certains nouveaux quartiers parisiens. Reims (?) par exemple, sera à restaurer en se basant sur les photographies existantes, en tenant compte toutefois, que les intérieurs seront à concevoir selon les règles de l'hygiène moderne. Il ne faut pas que les populations françaises et belges aient l'impression de se trouver dans un milieu étranger », on a le droit de crier au bluff et de sourire à la peau de l'ours déjà vendue.

Reconstruire les villages détruits que la victoire nous redonnera, rebâtir les villes des Flandres qui reviendront à la glorieuse Belgique, martyne de l'honneur; ce devoir, n'est-ce pas à nous qu'il incombe ? Alors, qu'attendons-nous pour étudier, prévoir ?...

Le peintre Maurice Denis et l'architecte M. Storez, dans une remarquable brochure écrite par ce dernier et qui devrait être répandue à des milliers d'exemplaires, demandent qu'on se mette à l'œuvre tout de suite, sans perdre une minute, sans quoi il sera bientôt trop tard.

L'Union centrale des Arts décoratifs s'est attelée à la besogne; sous l'active présidence de M. François Carnot, une commission qui travaille a été réunie; le projet d'une exposition de plans de villes et de villages est à l'étude. Mais que font les groupements professionnels intéressés ? Comment ne se sont-ils pas déjà entendus pour attirer des compétences, susciter des initiatives ? S'ils sont arrêtés par le louable scrupule de travailler alors que leurs confrères sont au front, qu'ils soient rassurés, il ne s'agit pas de reconstruire avant la paix, et puis la France sera si belle après la victoire que le monde entier sollicitera son concours. Il est plutôt à craindre qu'ils aient répondu, comme tant de gens : « Plus tard, après la guerre, on verra... » On verra... mots falidiques, tarte à la crème, qui malgré le triomphe des armes peuvent risquer un jour de perdre la France.

Jean Vignaud.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Durant un certain temps, à l'avenir — combien de jours ou de semaines encore, Allah seul le sait ! — la sagesse des séances parlementaires sera assurée par la pénible évocation d'un souvenir désagréable.

Le souvenir de la fameuse séance du 1<sup>er</sup> février restera célèbre sous le nom de séance des « bistrots de Marseille ».

Une partie du parlement a été toute surprise de l'émotion causée par celle-ci dans l'opinion publique. Elle croit, ou veut croire, ou feint de croire que cette émotion est le résultat d'un noir complot pour déconsidérer le parlement. M. Abel Ferry l'a dit : « On a grossi à plaisir un incident de réunion publique. Nous demandons quel est ce jeu, et où l'on veut en venir. »

Il n'y a pas eu de complot : l'opinion a été spontanément choquée qu'en temps de guerre quelques-uns de nos représentants conservassent, justement, les anciennes mœurs de « réunion publique ». La phrase de M. Abel Ferry n'a été, à cet égard, qu'un aveu candide !

Quoi qu'il en soit de ces récriminations qui sont des excuses, le souvenir de la séance du 1<sup>er</sup> février planait sur celle du 18, et c'est peut-être pourquoi tout s'est passé en douceur et dans un ordre relatif. M. Abel Ferry demandait au gouvernement d'adopter les conclusions de la commission de l'armée relativement au contrôle du gouvernement et du parlement sur les forces nationales mobilisées.

M. Briand a demandé l'ajournement, qui a été approuvé par 394 voix contre 169. Cette minorité est, d'ailleurs, importante, ce qu'il faut déplorer pour elle, non pour le gouvernement qui avait posé la question de confiance, c'est-à-dire engagé son existence même sur la question.

« Il est regrettable, avait dit M. Abel Ferry, que le temps du généralissime soit pris par des mesures tendant à faire battre le blé dans la zone des armées, ou à s'occuper de l'administration des vallées de la Haute-Alsace. »

C'est possible, mais c'est pourtant une règle de bon sens qu'il ne doit y avoir qu'un chef dans la région occupée par les armées. Les conflits d'autorité y seraient encore plus nuisibles que les pertes de temps infligées au grand quartier général. Il y a des questions militaires dont le gouvernement et le parlement ont le droit et le devoir de s'occuper ; mais, comme par hasard, ce ne sont point celles-là. Mais M. Briand s'est gardé de le dire, et il a bien fait : cela n'eût été qu'échauffer inutilement la discussion.

Pierre Mille.

Une comtesse authentique, propriétaire d'un des plus beaux hôtels de l'avenue du Bois, vient de congédier toute sa maisonnée, mâle et femelle.

Il lui arriva, la semaine dernière, de faire une inspection générale de son hôtel.

En arrivant à l'office, ne vit-elle pas, installée au milieu de la grande cuisine du sous-sol, une baignoire, et, dans la baignoire, la cuisinière.

— Dame, Madame la comtesse, s'excusa la domestique, il faut bien qu'on soit propres pour servir Madame la comtesse : nos chambres sont trop petites. Ici, on a l'eau chaude. Et nous ne voudrions pas, même en l'absence de Madame la Comtesse, nous servir de la baignoire des maîtres...

L'argument, pour n'être pas sans réplique, était honnête. Et la comtesse, depuis la mobilisation, en avait vu bien d'autres.

Elle passa.

Pourtant, cette baignoire la tentait. Un après-midi, elle redescendit, inopinément, à l'office. Et, au milieu de la cuisine, que vit-elle ? Toujours la baignoire, mais dans la baignoire pas de cuisinière : simplement toute la vaisselle du précédent service...

— N'est-ce pas, Madame la Comtesse, crut devoir s'excuser l'« officier », c'est plus pratique. On « plonge » tout d'un coup. Et on a l'eau chaude...

L'excuse, cette fois, ne valut rien. Tout le monde fut congédié.

— Je ne puis plus voir une assiette sans m'imaginer qu'elle a été « baignée » dans la même eau que ma grosse cuisinière, mon cocher et mon valet nègre..., dit la comtesse, qui ne se gêne pas pour raconter l'histoire.

\*\*\*

La guerre qui a bouleversé de formidables choses, bouleverse aussi, chaque jour, de petites habitudes. Et, par exemple, l'argent devenant plus rare, nous avons appris à le taxer à sa vraie valeur.

Le louis d'avant la guerre que l'on jetait — au moins dans la conservation — avec une si apparente insouciance; ce louis que l'on tirait de la poche du gilet, sans difficulté; ce louis enfin est devenu vingt francs, ce dont, autrefois, on ne semblait pas se douter.

Et voilà que, pour nos modestes coupures de cinq et de vingt francs, en attendant celles de dix, on vient de créer une petite nouveauté. C'est un porte-feuille assez ingénieusement combiné où nous pourrions les placer respectueusement et sans leur faire subir de trop fâcheuses cassures. Cela s'appelle, naturellement, le porte-billets, et jusqu'au jour, tout au moins, où l'or affluera de nouveau dans nos caisses, cela détrônera, sans doute, le porte-monnaie.

Dans les tiroirs, avec les gilets à sensation, combien délaissés, le porte-monnaie ira attendre les fructueuses revanches. En attendant, vive le porte-billets !

\*\*\*

L'Amérique ne s'occupe pas que de négoce de guerre et de commentaires sur les notes Wilson. L'Institut pour la prolongation de la vie vient d'y faire une curieuse proposition : il s'agit tout simplement de bouleverser tous les usages en ce qui concerne les relations de médecin à malade.

Les citoyens de la République transatlantique, si le projet était adopté, auraient à se présenter chaque mois à une visite médicale, qu'ils souffrent ou non de quelque maladie. Il leur faudrait, en outre, payer une taxe annuelle proportionnelle à leur revenu, taxe qui leur vaudrait le droit d'être soignés gratis par les docteurs, au cas où ils deviendraient malades.

On estime que, par ce moyen, les médecins mettraient tous leurs soins à prévenir les maladies et que, dans l'ensemble, la santé des Américains y gagnerait dans une importante proportion.

Cette curieuse réforme sera-t-elle bientôt mise en œuvre ?

\*\*\*

Le grand-duc Nicolas vient d'être nommé grand ataman par le tsar, en reconnaissance de l'admirable opération militaire qui arrache aux Turcs la puissante citadelle d'Erzeroum.

Quelques semaines avant d'entreprendre la réalisation de ce projet si parfaitement exécuté, le grand-duc, ayant à récompenser un de ses généraux dont l'heureuse initiative avait permis de remporter une victoire, honora son subalterne de la façon la moins protocolaire qui se puisse imaginer. Rencontrant le général au coin d'un baraquement, il appelle un simple soldat et, sévère :

— Arrache les épaulettes du général ! ordonne-t-il.

Officier et fantassin blémirent. L'homme pourtant obéit en tremblant.

— Maintenant, ajoute le grand-duc Nicolas, arrache-moi mes épaulettes.

Le soldat pense défaillir de peur; cependant, médusé par le regard du chef, il arrache les épaulettes.

— Maintenant mets mes épaulettes sur les épaules du général, il les a bien méritées.

Le soir même, l'officier, revenu de sa stupeur première, était promu au haut grade d'adjudant général.

\*\*\*

Venant en permission, le colonel M... a emmené son ordonnance, brave gars des tranchées, que Paris a vite fait d'ahurir. Aussi, durant les derniers jours de repos de son chef, reste-t-il calfeutré entre les murs de l'office. Là, il astique, il frotte, il range... et il casse !

Hier, pendant le déjeuner qui réunissait quelques intimes, on entend tout à coup une formidable sarabande de vaisselle. Vif émoi; puis on se calme et la conversation reprend. Seconde alerte, plus violente que la première. On sursaute, et le colonel se décide à faire comparaître le coupable.

— Mon colonel, c'est pas ma faute, c'est pas ma faute, marmonne l'ordonnance décontenancée, la main au képi imaginaire.

Et comme il le congédie, avec un « On t'en donnera encore des permissions ! » le colonel entend cette réponse soulagée :

— Ben vrai, j'aime mieux ça ! J' préfère la tranchée à la capitale. Là, au moins, on peut y casser des Boches tant qu'on veut ! On ne vous attrape point !

Le Veilleur.

## AU MILIEU DE LA FLOTTE BRITANNIQUE

Sir David Beatty  
Amiral en chef

La fumée des cigares et la buée qui monte des tasses de thé combinent leurs volutes sous le plafond bas, dans le spacieux salon de sir David Beatty, amiral en chef, à bord de son navire. Le crépuscule approche furtivement sur l'eau : déjà, il éteint les luisants de nos porcelaines, le peu d'or des baguettes qui, de longtemps pâlies par l'embrun des hautes mers, encadrent d'anciennes peintures où s'en vont, sur des vagues stylisées, vingt frégates d'autrefois, chargées de vergues à toutes voiles.

Par les hublots ouverts entrent une soudaine



AMIRAL BEATTY

fraicheur, une humidité qui pose à nos lèvres la rêche saveur du sel. La conversation languit. C'est l'heure transitoire que connaît bien le marin et dont, parmi les réalités de ses devoirs, il savoure quotidiennement la noble mélancolie venue de tous les horizons : l'heure où les mouettes brisent leurs coups d'ailes, comme lassés, tout contre le plan de la mer recueillie, où le ciel, plus profond et plus pur, incite au ressouvenir des longs voyages parmi les océans sans fin, où la vie de l'homme de mer, en son cloître flottant, en sa solitude et en sa liberté, prend sa plus haute signification, loin des rivages et des hommes, face à la nature sereine qui s'endort.

Les officiers ont achevé de conter quelque magnifique épisode de guerre. L'amiral garde aux coins de la bouche, admirablement dessinée, le pli d'un sourire. Je regarde, je détaille cette tête : c'est l'une des plus caractéristiques dont j'aie conservé la mémoire. Toutes les photographies la trahissent. Elles ne redisent rien de ce qui la fait si belle. Ce chef à quarante-sept ans. Le croirait-on jamais ? Les traits sont coulés en un bronze ferme, sans dureté, sans mollesse. La volonté a modelé le front, donne sa ligne et sa franche cambrure au nez, leur exact volume aux joues nerveuses, mais pleines, au menton robuste, mais corrigé d'un ne sait quels méplats de charme et de bonté. Les lèvres, en ce visage soigneusement rasé et que colore un sang monté à fleur de peau, étonnent presque autant que les yeux. Je l'ai dit : leur dessin est d'une perfection rare. A peine ont-elles ce significatif pincement qui peut être traduit, avec le souci de l'autorité responsable, la prudence circospecte d'un soldat habitué à retenir, entre ses dents, l'ordre, jusqu'à l'instant précis où, la décision mûre, il convient d'ébranler sur les eaux le peuple des neufs armées.

Quant au regard, il est de ceux devant lesquels il faudrait être un grand peintre, un grand psychologue pour en oser l'analyse. Qui donc écrit qu'il est des paupières de marins sous lesquelles se prolonge l'immensité des paysages de mer ? Quand parfois sir David Beatty pose sur vous ses yeux clairs, c'est bien l'infini du large qu'on y voit. Mais ce froid reflet se réchauffe d'une pensée toujours active, d'une intelligence sans cesse en éveil. On conçoit que l'amiral ne saurait abaisser sur les hommes, les choses et les situations un regard indifférent. Ce sont là de ces yeux qui, dans le calme comme dans la tempête, au foyer familial comme devant l'insulte des canons ennemis, ne pourront jamais ni complètement voiler ni complètement démasquer tout le feu intérieur qui les éclaire.

Et maintenant, surajoutez à ce portrait d'homme-type l'inattendu d'une presque indéfinissable expression : une expression de candeur enfantine ; portée à l'extrême cette limpidité, cette jeunesse innocente qui comptent pour une si large part dans l'agrément que nous trouvons à l'œuvre des portraitistes anglais du dix-huitième siècle, cette jeunesse qui survit aux jeunes ans et qui, si souvent, sur les facies anglo-saxons, après un demi-

siècle de vie, tient encore, par quelques signes presque intacts, aux grâces adolescentes du *Blue Boy*.

— Vous vous intéressez à cette ancienne peinture, me dit sir David Beatty, comme je m'étais approché d'une marine craquelée. C'est de Van den Velde, le jeune. Il peignait à Londres vers 1675, à la cour de Charles II, et celle-ci est l'une de ses œuvres anglaises.

Je me penchais vers la flotte des temps accomplis.

— Vous la regardez trop à la légère, ajouta l'amiral ; avez-vous vu cela ?

Il glissait le doigt sous une déchirure, en haut de la toile à gauche, à la pointe d'un grant mât.

— Chaque fois que je vois ce trou dans le tableau du vieux Hollandais, il m'amuse. C'est un menu éclat d'obus allemand qui, en janvier 1915, fit cette risible mutilation. Et cela me met en joie parce qu'après la guerre je ferai réparer mon Van den Velde, et, alors, il sera beaucoup plus beau qu'avant. Ce trou est un accident symbolique. L'ennemi peut, s'il accepte un jour le combat, tirer tous ses obus sur notre flotte, ce sera comme pour le tableau, et comme s'ils passaient à travers. Nous réparerons nos bâtiments, nous en ferons d'autres, toujours d'autres, et, là encore, la « peinture » sera beaucoup plus belle qu'avant.

Nous remontons vers le pont. Le crépuscule fondait le ciel et l'eau en un seul élément qui palpitait en courtes vagues gris vert à notre ligne de flottaison et s'achevait, au zénith, en une mousseline gris rose. Tout autour de nous, plus de cent cinquante navires de guerre semblaient suspendus dans l'espace. J'oubliais le tableau du Hollandais devant ce prodigieux spectacle de force assoupie, pourtant prête à bondir. A côté de moi, le chef et son état-major, tous imberbes, nets dans leurs regards, déliés dans leurs gestes comme des Hellènes antiques, tous silhouettant sur le fin tissu de l'étendue leurs profils de médailles, médailles de la bonne humeur, de l'âme claire, de l'énergie souriante, de la placide résolution. Au loin et en tous sens, les clignotements et les éclipses de lucioles, signaux échangés, dialogues muets des regards électriques, conversations de lumières, selon le mystère des codes optiques.

Et pourtant, comme approchait le torpilleur qui m'allait reconduire à la côte, de ces phares je compris le sens en le cherchant dans les yeux de sir David Beatty. Plus parlants que tous les feux de la mer, synthèse de tous leurs éclats, ces yeux disaient, avec une persuasion infinie : « Ayons foi, la victoire sera nôtre... »

Pascal Forthuny.

Où les diplomates  
du pays des fleurs  
ont beaucoup à faire

La guerre a des répercussions inattendues dans l'horticulture !

Que fait-on des fleurs boches et bulgares restées dans nos jardins ? Va-t-on les tolérer, les supprimer, ou les « maquiller » ? On discute là-dessus avec passion, parfois avec aigreur.

M. Forestier, le conservateur du Bois, en est pour la manière forte. Il a purement et simplement arraché de la roseraie de Bagatelle la rose « Prince de Bulgarie », qui voisinait avec la rose « Etoile de France »... Excusez du peu ! Quant aux étiquettes portant « des noms indésirables », M. Forestier les a dès longtemps fourrées au fond d'un tiroir de concentration.

Acte arbitraire ! Débaptiser une fleur vous paraît simple ; c'est, au contraire, d'une gravité exceptionnelle. Songez que pour redonner un nom à ladite fleur, il faut une entente entre les Sociétés d'horticulture françaises, alliées..., neutres. Et la diplomatie ne va pas vite avec les neutres ! On s'est mis cependant d'accord pour décider que, dans les prochains catalogues, « Feuerzauber » deviendrait « Feu enchanté », « Kronprinzessin Victoria »... « Princesse Victoria » (hum !), « Frau Karl Druski »... « Reine des Neiges ». Mais laissons-là ces mal-blanchies !

Les fleurs nouvelles — car, malgré la tourmente, il s'en crée incessamment — portent toutes de beaux noms de guerre.

Les orchidées qui, cet hiver, ont fleuri nos serres, s'appellent « Souvenir de l'aviateur Pégoud », « Capitaine Claude Casimir-Perier », « Général Joffre ».

Parmi les chrysanthèmes, hier médaillés, « Galliéri » est rubis à revers d'argent ; « La victoire de la Marne », d'un rouge violent, a de chauds reflets de bronze ; « L'Artois » a des pétales couleur sang...

Et voici que la tomate elle-même se teinte d'héroïsme !

... Les graines de la « tomate des Alliés » nous ont été envoyées de Pétersbourg par la Société Impériale d'Horticulture, tandis que « la tomate... Joffre » vient de mûrir dans les forceries de Paramé. Oui, Joffre à sa tomate ! Or, un brave hôtelier, interrogé, déclare qu'elle est ravissante à souhait, servie en salade et hors-d'œuvre... Elle met en appétit... pour la victoire.

La victoire !... Que les horticulteurs se hâtent d'« inventer » une fleur assez merveilleuse pour s'appeler « La Victoire » — tout court !

Ayuntamiento de Madrid Magd. Abril

AOUT 1914 -- JANVIER 1916

## Dix-huit mois à Berlin

## SOUVENIRS D'UNE FRANÇAISE

## IV

## Où Hindenburg devient l'idole des Berlinoises

La reprise de la Prusse orientale, puis de la Galicie, et surtout la conquête provisoire de la Pologne devraient être, pour les Berlinoises, une compensation à l'échec de l'attaque brusquée contre la France et aux déceptions éprouvées lorsqu'il avait fallu se résigner à n'avoir ni Paris, ni Calais, ni Nancy, ni Verdun. Aussi le succès remporté par les Allemands aux grands lacs mazuriens provoqua-t-il à Berlin un enthousiasme formidable.

En même temps que commençait cette campagne militaire contre la Russie, une campagne morale (si l'on peut dire) était tentée, en vain d'ailleurs, contre cette même nation. Il devint de mode, en effet, de parler à Berlin des « atrocités russes » en Prusse orientale, de même que, dans le dessein chimérique d'atténuer leurs propres crimes, les Allemands avaient déjà essayé de calomnier odieusement les Belges. Et l'on se remit à parler de prisonniers à qui l'on crevait les yeux, de villageois que l'on brûlait tout vifs. Mais les calomnies furent si « colossales » qu'elles dépassèrent le but, firent sourire, et que les neutres habitant Berlin ne s'y trompèrent pas, non plus que les neutres du monde entier, non plus que les Allemands de bonne foi, eux-mêmes.

Ce qui est plus curieux, dans le même ordre d'idées, c'est que les Berlinoises ne se contentaient pas de calomnier leurs ennemis ; ils se mirent à médire de leur fidèle alliée. Ils ne pardonnaient pas aux Autrichiens d'avoir été tant de fois battus et se glorifiaient, tout en affectant de le déplorer, de voir l'Allemagne obligée d'aller reprendre



Le « Kolossal » Hindenburg

les villes et les territoires perdus par l'Autriche. Jamais ils n'avouèrent que, dans certains cas, l'aide de l'Autriche leur avait été précieuse, et notamment que la grosse artillerie autrichienne avait puissamment contribué à leurs succès dans la guerre de siège ; jamais ils ne reconnurent que les blés de Hongrie les avaient sauvés de la famine. Par contre, ils eurent plutôt tendance à exagérer l'importance des secours en armée et en argent qu'ils apportèrent aux Autrichiens. Chaque fois que, dans l'offensive contre la Russie, il y eut un échec, ce fut « la faute de l'Autriche », et chaque fois qu'il y eut un succès, ce fut « grâce aux Allemands ». Il s'agit là, bien entendu, de propos privés reflétant l'opinion publique et non de paroles officielles, car ces dernières furent toujours, comme on le sait, des congratulations réciproques.

D'ailleurs, la mésentente intime entre Allemands et Autrichiens se manifeste par de petits détails. Un jour, je demandais à un habitant de Berlin, mobilisé dans une usine d'aviation, s'il était Allemand. Il eut un haut-le-corps comme si je l'avais injurié, il me répondit : « Oh ! non. Je suis Autrichien. » Il convient d'ajouter ici qu'entre Hongrois et Autrichiens la désaffection n'est pas

moindre, et elle n'est pas de fraîche date. Dès le temps de paix, il me souvient d'avoir assisté à la petite scène suivante, assez caractéristique : un orchestre de tziganes, de nationalité hongroise, jouait dans un hôtel de Berlin, quand quelqu'un demanda l'hymne national allemand. Les tziganes s'exécutèrent. On réclama ensuite l'hymne national autrichien. Les tziganes refusèrent nettement. Ils ne pouvaient, dirent-ils, interrompre plus longtemps le programme de leur concert...

Pour revenir aux sentiments que les Berlinoises portent à leurs alliés, ces sentiments se traduisent encore par un mépris à peine dissimulé pour l'empereur François-Joseph, dont on dit qu'il est si... caduc qu'il ignore tout de la guerre et ne comprend rien des faits les plus essentiels. Ainsi, l'on raconte que, lorsqu'on lui apprit la reprise de Przemyśl par les Allemands, il demanda ingénument : « Cette ville était autrichienne, et puis elle a été russe, et voici maintenant qu'elle est allemande... Je voudrais bien savoir à qui, finalement, elle appartient? »

Pendant la grande offensive allemande en Galicie, puis en Pologne, il semble que les communiqués de l'agence Wolff aient été savamment dosés, de manière à entretenir l'opinion dans un enthousiasme perpétuel. Il arrivait que les journaux gardaient un silence assez prolongé pour annoncer, tout d'un coup, sans préparation, une nouvelle d'importance, telle que la reprise de Lemberg ou de Przemyśl, ou même la chute de Varsovie. Et il est bon de remarquer que la publication du communiqué triomphal coïncidait toujours, soit avec l'émission d'un nouvel emprunt, soit avec un nouveau tour de vis donné à la réglementation de l'alimentation à Berlin. Les Berlinoises pouvaient bien se serrer la ceinture, puisqu'on les nourrissait de gloire fictive et d'illusions, sans cesse renaissantes.

Au surplus, cette façon de procéder par coups de théâtre, dans les renseignements donnés au public, est assez dans le goût allemand et, en particulier, dans le goût impérial. La guerre étant une tragédie vécue, ne convient-il pas que ce soit une tragédie bien construite? Même, lorsque le coup était trop prévu, on le corsait par des détails qui font le plus grand honneur à l'imagination du rédacteur des communiqués : mais, comme la vérité finit toujours par se savoir, la déception, finalement, l'emportait sur la joie et il fallait se répentir d'avoir voulu être trop habile.

C'est ainsi qu'après la chute de Varsovie on remplaça, dans les communiqués, l'évacuation méthodique et l'admirable retraite de l'armée russe par une débâcle indescriptible, et l'on admit que cette armée n'existait plus et que la paix avec la Russie, la paix selon la conception allemande, naturellement, était chose faite. Berlin s'empara de cette prévision, avec avidité et ce fut, durant quelques semaines, une joie fébrile. Mais l'on dut une fois encore, reconnaître que l'on avait été trop loin et trop vite dans l'espérance et que l'armée russe restait tout entière, avec sa puissance défensive, et même, on le vit bientôt, avec une grande force offensive.

On parla bien, pendant quelque temps, d'une marche victorieuse vers Pétersbourg, mais, les rai- sins se trouvant trop verts, on affirma bientôt que la prise de cette capitale ne présenterait aucun intérêt, et que, d'ailleurs, l'approche de l'hiver obligeait à suspendre les opérations.

Toujours préoccupés de réagir, au moins par des paroles, contre l'accusation de barbarie, les Allemands prétendirent alors qu'ils avaient été accueillis par les Polonais comme des libérateurs, que le kronprinz de Bavière avait été acclamé fraternellement et que des vivats enthousiastes avaient été poussés en l'honneur du kaiser, qui apportait à la Pologne un régime enchanteur. Et l'orgueil démesuré des Berlinoises fut satisfait lorsqu'ils apprirent avec quelle joie les Polonais avaient vu s'implanter chez eux la *Kultur* allemande. Mais lorsque quelques journaux neutres eurent remis les choses au point, on cessa subitement de parler de la prétendue tendresse des Polonais pour le régime allemand.

Ce qui resta de cette campagne, au point de vue de l'opinion, ce fut la véritable idolâtrie manifestée à l'égard du maréchal Hindenburg. Hindenburg devint le plus grand homme de l'Allemagne; Napoléon I<sup>er</sup> ne lui serait pas arrivé à la cheville! La popularité du maréchal se mit à balancer celle du kaiser lui-même, à qui son peuple portait toujours une affection profonde, mais une admiration plus tempérée. Ainsi, lorsque l'on parle d'une nouvelle offensive, il se trouve bien des Berlinoises pour dire irrévérencieusement : « Pourvu que l'empereur ne s'y mette pas! »

Hindenburg étant l'homme du jour, sa popularité se manifesta d'abord, comme toujours, par l'image. Son portrait fut affiché dans tous les magasins, dans toutes les maisons. On vendit des cartes où la figure du maréchal se détachait en traits blancs sur fond noir. Et une notice expliquait naïvement : « Fixez énergiquement cette figure, puis, détournez les yeux et pensez à la plus grande Allemagne... Vous verrez le grand homme partout où se portera votre regard. » Et, en effet, par un phénomène d'optique très connu l'on voyait ainsi par- tout de petits Hindenburg... même si l'on ne

pensait pas à la plus grande Allemagne. Mais la manifestation la plus colossale, la plus germanique et la plus puérile tout ensemble de ce sentiment, ce fut l'érection de l'énorme et hideuse statue de bois qui se dresse en face du Reichstag. On sait que cette idole (il n'est pas d'autre mot pour désigner ce singulier monument) représente les traits du fameux maréchal et atteint des proportions gigantesques. Cela est bien allemand, mais, ce qui l'est plus encore, c'est d'avoir songé à tirer de l'admiration des Berlinoises un profit matériel et d'avoir, en quelque sorte, monnayé la gloire du grand homme. Après de la statue, il y a un petit bureau où l'on vend, au bénéfice des finances allemandes, des clous qui valent, suivant qu'ils sont dorés, argentés ou simplement en cuivre ou en fer, 50 mark, 20 mark, 10 mark ou 5 mark... Les fervents de ce culte d'un nouveau genre ont le droit d'enfoncer eux-mêmes dans le bois du monument le clou qu'ils ont acheté...

Cette bizarre conception de l'hommage rendu à un grand capitaine aurait provoqué, chez nous, un immense éclat de rire et aurait été voué à un irrémédiable fiasco. Les Allemands, qui n'ont pas le sens du ridicule, se sont mis à enfoncer gravement les clous dans la statue. Seulement, comme ils ont, par contre, le sens de l'économie, les clous en fer l'ont emporté de beaucoup sur les clous dorés, et la recette n'a pas été aussi considérable qu'on l'avait espéré tout d'abord...

Et puis, c'est que la vie est terriblement chère à Berlin; en dépit de tout, les résultats du blocus s'y font cruellement sentir. La bourgeoisie est dans la gêne et le peuple dans la misère...

Mathilde Dumant.

(A suivre).

## Les malentendus se dissipent entre l'Entente et la Grèce

Il n'est rien de tel que de s'entendre; c'est ce que prouve la lettre que le prince Nicolas de Grèce, frère du roi Constantin, vient d'adresser au directeur du *Temps* et l'audience que, très prochainement, le souverain lui-même doit accorder au général Sarrail.

Le prince Nicolas explique très loyalement l'attitude de la Grèce, affirme que son pays n'oublie pas les dettes de reconnaissance qu'il a contrac-



PRINCE NICOLAS DE GRECE

(Phot. Henri Manuel.)

tées et proteste de sa sympathie toute particulière pour la cause serbe; il a, personnellement, pris part aux négociations de l'alliance gréco-serbe, qui subsiste toujours.

Le prince regrette que la presse de l'Entente n'ait pas été parfaitement juste à l'égard des Grecs et du gouvernement d'Athènes. Nous insistons pas sur ce détail, qui prêterait à quelques observations; l'essentiel est qu'aujourd'hui ces nuages soient dissipés et qu'une cordialité confiante s'établisse entre les Grecs et les puissances alliées; nous sommes convaincus que ce n'est pas là un rêve.

Le général Sarrail est attendu à Athènes au début de la semaine prochaine; il sera reçu par le ministre de France et présenté par lui au roi Constantin. « Il est possible, dit le *Neon Asty*, journal officieux de M. Gounaris, que le général s'entretiendra avec le roi de la situation des armées alliées en Macédoine et des mesures qui, sans nuire à la situation des Alliés, faciliteraient le ravitaillement de l'armée grecque. Nous saluons l'arrivée prochaine du général Sarrail comme étant destinée à resserrer les liens de cordialité entre la Grèce et l'Entente, cordialité que les mesures des empires centraux n'ont pas réussi à faire dispa-

## Le gouvernement américain rejette énergiquement les prétentions allemandes

Le gouvernement américain précise et consolide sa position de résistance aux prétentions allemandes. Chaque jour qui passe montre mieux la profondeur de l'erreur psychologique dans laquelle les Allemands sont tombés, lorsqu'ils ont annoncé que Washington adoptait leurs suggestions.

Des faits nouveaux doivent être retenus aujourd'hui : une communication de M. Lansing aux ambassadeurs américains à l'étranger, et deux manifestations du Sénat de Washington. Les ambassadeurs ont été avisés que le gouvernement américain n'accepte pas la thèse d'après laquelle l'Allemagne s'arroge le droit de torpiller les navires armés pour leur défense; ils sauront ainsi quelle attitude prendre, au cas où un navire, dans ces conditions, serait détruit par un sous-marin. Il est évident que cette note vise, en même temps que l'Allemagne, l'Autriche, qui s'est officiellement solidarisée avec elle.

Au Sénat, une motion a été développée, déclarant que l'ordre de l'Amirauté allemande place les Etats-Unis en face d'une grave crise internationale. Les exportations américaines ne consistent pas seulement en armes et munitions; elles se développent rapidement aussi en ce qui concerne les produits divers de l'agriculture, des forêts et des industries les plus diverses. Que serait-il advenu de ce commerce des Américains, avec la marine marchande trop faible qu'ils possèdent, si l'Angleterre n'avait été maîtresse des mers? L'avis très formel exprimé par le sénateur Lodge, l'un des champions notoires d'une politique économique hardiment nationale, est que les Etats-Unis manqueraient à la neutralité s'ils admettaient la validité de la thèse allemande.

Un autre échec, non moins sensible à la politique germanique, sera le vote, par le Sénat de Washington, d'une convention par laquelle le Nicaragua concède aux Etats-Unis la route interocéanique qui traverse son territoire; c'est là qu'avait été prévu le canal isthmique, avant qu'on se décidât pour le tracé par Panama. Les Etats-Unis ne construisaient évidemment pas un second canal, mais ils préviennent une cession que l'Allemagne avait étudiée, fort peu de temps avant la guerre, et dont elle ne se désintéresserait même pas encore; ils ont profité de l'occasion pour spécifier leur droit à l'établissement d'une base navale dans la baie de Fousaca, au terminus de la route transocéanique nicaraguayenne; ce sont des portes qui se ferment devant les ambitions allemandes.

Louis Bacqué.

### Un recul des Allemands

GENÈVE. — On mande officiellement de Berlin que, suivant une dépêche de New-York à la *Gazette de Francfort*, l'Allemagne aurait retardé, jusqu'en avril, le torpillage des navires de commerce armés, afin que le gouvernement américain puisse avertir les ressortissants demandant des passeports de ne pas s'embarquer à bord de ces navires.

### Washington proteste contre les atrocités d'Arménie

LONDRES. — On mande de Washington au *New-York World* que M. Lansing a télégraphié à l'ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople de protester auprès du gouvernement turc contre les atrocités commises en Arménie, d'exprimer l'espérance que les auteurs de ces crimes seront punis et de déclarer que si ces atrocités se renouvellent, les Etats-Unis seront obligés de prendre des mesures plus énergiques.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 19 Février (566<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — En Artois, les Allemands ont tenté hier, en fin de journée, au nord de Blangy, une petite attaque qui a été aisément repoussée.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Artois, au nord-ouest de la cote 140, nous avons fait exploser une mine sous un saillant allemand qui a été bouleversé.

Entre l'Oise et l'Aisne, notre artillerie a sous son feu une colonne d'infanterie ennemie au nord de Vic-sur-Aisne.

En Lorraine, bombardement des établissements ennemis de Domèvre. Un incendie a été constaté.

En Haute-Alsace, activité de notre artillerie sur les tranchées allemandes à l'est de Sepois et de Largitzen.

## APRÈS LA PRISE D'ERZEROU

L'armée turque  
est dans une situation difficile

Les conséquences stratégiques de la prise d'Erzeroum commencent à se faire sentir. L'importance de la position tient à ce qu'elle se trouve sur un haut plateau d'où descendent en divergeant quatre vallées. A l'orient, celle de l'Arax, qui conduit au district russe d'Erivan, et de là à la mer Caspienne. Au nord, le Torum, affluent du Tchorskhi qui se jette dans la mer Noire à Batoum. A l'ouest, l'Euphrate occidental qui se dirige d'abord vers le vilayet de Sivas, au cœur de l'Asie-Mineure, puis tourne au sud en traversant le vilayet d'Alep. Au sud, la rivière de Khinis ou Khinis-su, affluent de l'Euphrate oriental; de la vallée de l'Euphrate oriental on passe facilement, par Mouch et Bitlis, à celle du Tigre, qui mène à Mossoul et à Bagdad.

Les troupes qui arrivaient à Erzeroum des différentes régions de l'Asie-Mineure pouvaient donc à volonté être dirigées soit contre l'Arménie russe, soit vers la côte de la mer Noire, soit vers Bagdad. La prise de la forteresse dégage complètement l'Arménie russe, ce qui va permettre à la colonne qui descend vers la Perse d'aller de l'avant sans craindre aucune attaque contre ses lignes de communication. D'autre part, les troupes turques qui défendent



le littoral de la mer Noire sont désormais isolées, et la supériorité incontestable de la flotte russe dans ces parages rendra fort difficile la défense de Trébizonde. Quant aux éléments qui se trouvaient à Mouch et formaient l'aile droite de l'armée turque, ils seront sans doute ramenés à l'ouest pour couvrir la retraite du centre, qui ne peut s'accomplir que par la vallée profondément encaissée de l'Euphrate occidental. L'expédition anglaise en Mésopotamie n'a donc plus à redouter l'envoi de renforts, et on peut espérer que bientôt la garnison de Kut-el-Amara sera déagée.

Tels sont les résultats immédiats de ce beau fait d'armes. Quant aux suites plus éloignées, telles que l'abandon des projets contre l'Egypte ou contre Salonique, projets assez hypothétiques d'ailleurs, ou le découragement de l'opinion publique en Turquie, elles sont possibles, mais non certaines, et ce que le présent nous donne est assez satisfaisant pour que nous nous abstenions d'anticiper sur l'avenir.

Jean Villars.

## Le butin

OFFICIEL. — L'armée russe du Caucase qui s'est emparée d'Erzeroum, après cinq jours d'assaut, a trouvé, dans cette place, un butin considérable. Deux cents pièces d'artillerie de forteresse et de campagne, de grandes quantités de munitions et d'armes portatives sont restées aux mains de nos alliés, qui n'ont pas encore achevé, à l'heure qu'il est, le dénombrement du matériel et des prisonniers.

## Une émeute à Constantinople

LONDRES. — Une dépêche de Rome au Daily Telegraph annonce que des troubles graves ont éclaté jeudi à Constantinople lorsque le désastre d'Erzeroum fut connu. La population manifesta dans les rues, huant les Jeunes-Turcs et demandant la fin de la guerre.

Le palais du sultan et les ministères étaient gardés par les Allemands. La police germanique chargea les manifestants.

## COMMUNIQUÉ BELGE

Journée calme, sauf dans la région de Diarrade où ont eu lieu quelques actions d'artillerie assez violentes.

## • DERNIÈRE HEURE •

Une vive discussion  
à la Chambre grecque  
sur la responsabilité du roi

ATHÈNES. — Les paroles échangées entre le président de la Chambre et le roi, au cours d'une récente entrevue, ont provoqué à la Chambre une vive discussion.

M. Dimitracopoulos, ancien ministre, a déclaré qu'il était antiparlementaire d'exposer dans une allocution du président de la Chambre au roi un programme politique.

M. Skouloudis a répliqué qu'il était d'usage, dans de semblables allocutions, d'exposer les directions politiques que la Chambre a l'intention de suivre. Il a ajouté que le gouvernement de M. Venizelos a agi d'une façon identique.

Un député de l'opposition a fait remarquer que la phrase du discours disant que l'intervention du roi a évité à la Grèce le péril de la participation à la conflagration européenne, rejette des responsabilités sur le roi, qui est irresponsable.

M. Rhalys, ministre des Communications, a répondu et a dit qu'en raison des conditions dans lesquelles se trouve la Grèce, le gouvernement a estimé que la seule voie de communication entre la représentation nationale et le roi était l'allocution du président de la Chambre. C'est un acte très parlementaire. Le gouvernement est responsable des paroles qu'a prononcées le roi et il peut assurer que le roi, par son patriotisme, a contribué à la protection des intérêts nationaux.

« Par la politique du gouvernement et du roi, a ajouté M. Rhalys, nous sortirons indemnes de la tourmente qui ébranle le monde ».

M. Stratos, ancien ministre, a dit que le bureau et la présidence de la Chambre ont formulé l'opinion de la majorité de la Chambre.

Le roi a exprimé l'opinion de son gouvernement; il fallait proclamer l'opinion de la Chambre qui représente l'opinion de la nation.

Après Erzeroum  
les Russes prennent d'assaut  
Mouch et Ahlat

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

## FRONT OUEST

Une de nos batteries lourdes a fait descendre un ballon captif qui montait près de Lezerno, au nord-ouest de Tarnopol.

Sur le reste du front, duel d'artillerie et fusillade habituels, escarmouches d'éclaireurs.

## FRONT DU CAUCASE

Poursuivant les unités de l'armée turque, nous avons tourné et pris au nord-ouest d'Erzeroum les restes de la 34<sup>e</sup> division turque, avec treize canons, des mitrailleuses, des caissons à cartouches et à obus. Dans la région de la Chaussée d'Erzeroum, nous avons pris les restes d'un régiment.

Un de nos vaillants corps, pendant l'assaut de la forteresse d'Erzeroum, a enlevé 240 canons.

Nos troupes se sont emparé d'assaut des villes de Mouch et d'Ahlat.

L'ennemi fuit vers le sud.

## Albanais et Autrichiens ont occupé Cavadjia

GENÈVE. — Les Autrichiens annoncent que les Albanais, renforcés d'Autrichiens, ont occupé Cavadjia, défendue seulement par les gendarmes d'Essad pacha.

GENÈVE. — L'envoyé spécial du Berliner Tageblatt décrit avec quelle difficulté les troupes autrichiennes avancent en Albanie.

L'artillerie avance avec peine dans les chemins détrempés qui vont de Brezza et de Tirana vers la plaine de Durazzo. Ces routes sont hérissées d'obstacles de tout genre représentant un système de défense très fort.

Encore une fabrique américaine  
de munitions incendiée

NEW-YORK. — Selon un message de Kingsport (Etat de Tennessee), un violent incendie, attribué à la malveillance, a détruit une importante usine de produits chimiques, fabriquant des munitions de guerre et appartenant à la « Federal Dyestuff and Chemical Company ».

Le dégâts sont évalués à un million de dollars.

Il faut organiser  
chez les peuples neutres  
la propagande des Alliés

Nos lecteurs se souviennent que nous avons publié (dans notre numéro du 27 janvier notamment) de curieuses et précises informations sur les dépenses spécialement consacrées par l'Allemagne à la propagande de sa mauvaise cause chez les neutres.

D'après les documents puisés aux sources les plus sûres, les sommes prélevées sur un budget particulier s'élèveraient à 72.600.000 livres sterling, soit 1 milliard 815 millions de francs, ce qui, par le temps qui court, constitue un assez joli denier.

La question qui se pose est de savoir si cette propagande onéreuse est utile et si nous n'aurions pas un gros avantage politique à organiser la nôtre non pas sur les mêmes principes, mais avec les mêmes moyens.

Voici, à ce sujet, l'opinion très nette de la New-York Tribune, en ce qui concerne plus spécialement la propagande anglaise :

La New-York Tribune, favorable aux Alliés, regrette le dédain de la Grande-Bretagne pour cette propagande dont l'Allemagne tire un si grand parti. A l'entente des ministres anglais, les membres du gouvernement allemand expriment leurs opinions au cours d'interviews qui, reproduites dans toute la presse américaine, répandent les idées et les doctrines de nos ennemis. Les documents officiels que se contente de publier le gouvernement anglais n'ont qu'une circulation des plus limitées; leur caractère technique, leur sécheresse rebutent le grand public. La presse a l'avantage de présenter les questions sous un jour moins aride; c'est une vulgarisation qui pénètre dans tous les milieux et qui fait son œuvre.

A Washington, le comte Bernstorff se montre plein de prévenances pour les journalistes, tandis que l'ambassade de la Grande-Bretagne est « la tour du silence ». Il en résulte que les journaux les mieux disposés envers les Alliés en sont réduits à reproduire la version allemande des faits.

Les aviateurs italiens  
effectuent sur Lubiana  
un raid efficace

ROME. — Commandement suprême :

En réponse aux nombreuses violations du droit des gens effectuées avec une unique opiniâtreté par l'ennemi depuis le commencement de la guerre, hier matin, notre escadrille d'avions a effectué un raid sur Lubiana; dans toute sa course, elle a été en butte au feu de nombreuses batteries antiaériennes et à des attaques livrées par des groupes ennemis; nos hardis aviateurs ont réussi à atteindre leur objectif, et profitant des nuages ils sont descendus sur la ville et y ont lancé quelques dizaines de grenades à mains et des bombes.

Un de nos appareils attaqué et entouré par six avions autrichiens a été forcé d'atterrir en territoire ennemi; les autres sont rentrés heureusement dans nos lignes.

Le procès des colonels espions  
aura lieu cette semaine

GENÈVE. — Actuellement, l'auditeur dresse l'acte d'accusation contre les colonels Egli et de Wattenwyl; cet acte sera transmis avec le dossier au grand juge. Les débats auront lieu le 24 février, aux assises de Zurich. Conformément à l'article 65 sur l'organisation des tribunaux militaires, le tribunal décidera immédiatement après sa réunion si les débats doivent être publics ou à huis clos.

ZURICH. — Le colonel Scherrer, de Saint-Gall qui devait remplir les fonctions d'auditeur dans le procès des colonels Egli et de Wattenwyl, est tombé malade; il sera remplacé par le colonel Alexandre Reichel, juge fédéral à Lausanne qui, il y a peu d'années encore, faisait partie du tribunal militaire de cassation.

BERNE. — Le colonel d'état-major Mercier sera remplacé, dans le tribunal chargé de l'affaire des colonels, par le colonel-brigadier Kaller, de Zurich.

Comme tout porte à croire que les débats seront publics, le juge a pris les dispositions suivantes :

1<sup>o</sup> Ne seront admises à assister aux débats que les personnes majeures, de nationalité suisse.  
2<sup>o</sup> Cinquante places seront réservées aux représentants suisses de journaux suisses.

## Les prisonniers et les travaux des champs



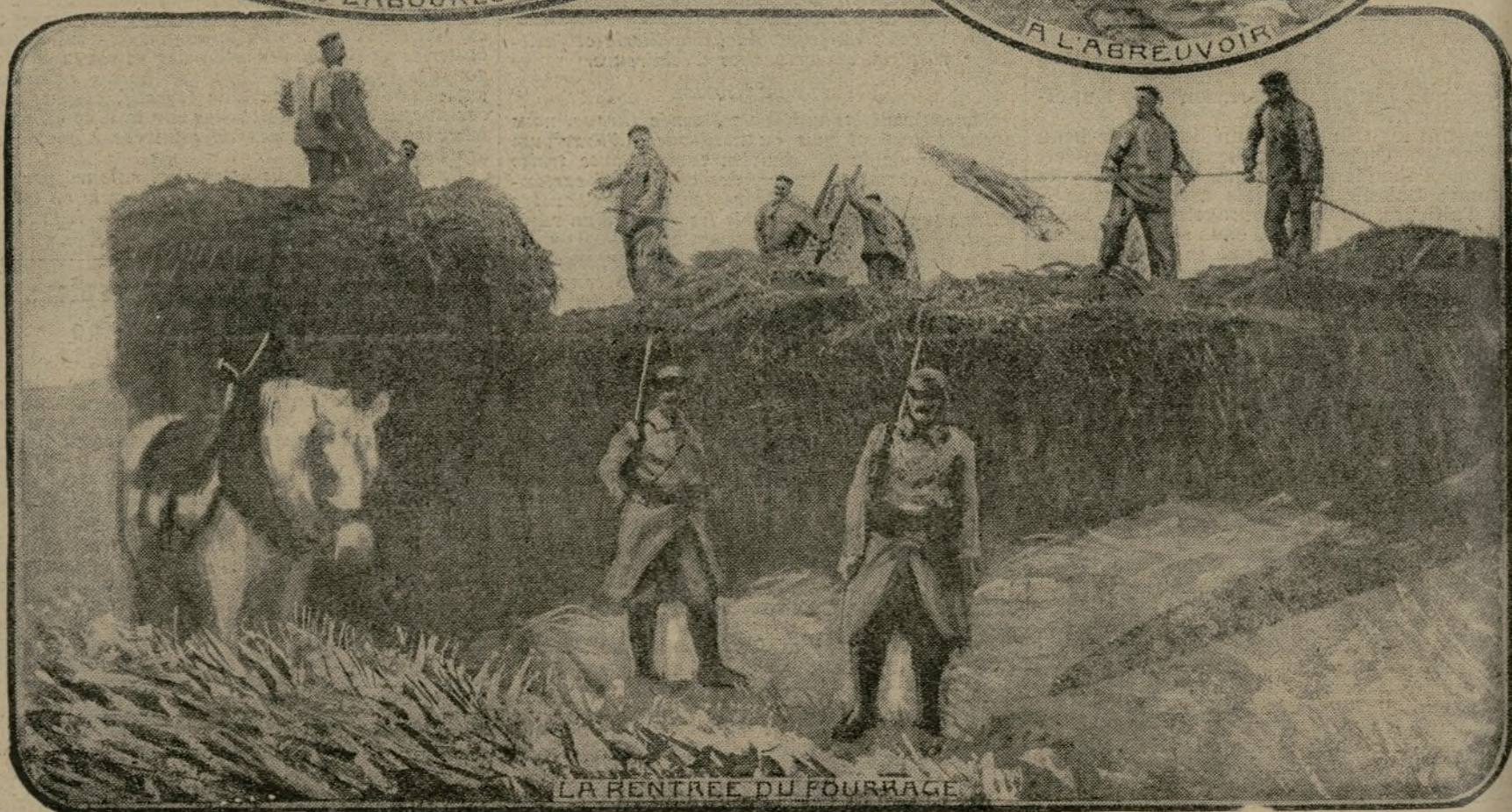
L'ARRIVÉE DES PRISONNIERS A LA FERME



LES LABOUREURS



A L'ABREUVOIR



LA RENTRÉE DU FOURRAGE

Des prisonniers allemands sont utilisés pour les travaux de la culture dans diverses fermes de Seine-et-Oise. Les fermiers en sont très satisfaits. Ces prisonniers, ouvriers de la terre en leur pays, préfèrent infiniment ces occupations à la vie mélancolique des camps. Il serait à souhaiter qu'une telle adaptation du prisonnier de guerre fût généralisée.

# DE PARIS A PÉTROGRAD

Notes de voyage de l'envoyé spécial d'Excelsior

M. Jacques Bainville, qui a dès longtemps affirmé sa compétence et son autorité dans les questions de politique étrangère, et dont nous signalons, il y a quelques jours, le remarquable ouvrage intitulé *la Guerre et l'Italie, vient de partir pour la Russie, d'où il doit envoyer à Excelsior une série de correspondances.*

C'est la première de ses lettres — écrite au cours de son voyage — que nous publions ci-dessous :

Sur le chemin divers et accidenté qui conduit de Paris à Pétrograd, j'ai rencontré un diplomate d'une puissance amie qui venait de l'Europe méridionale pour rejoindre son poste à Tokio. Ainsi des bords de la Méditerranée aux rives du Pacifique, la route la plus rapide est encore, malgré les apparences, celle qui passe par la Russie.

L'empire russe peut bien — pour le moment — ne plus communiquer avec ses alliés occidentaux que par la Suède, et la carte a beau indiquer qu'il faut, pour arriver à Pétrograd, franchir deux mers et passer quatre ou cinq frontières : le voyage est pourtant plus simple qu'il ne le paraît et le barrage que les Allemands ont prétendu établir au centre de l'Europe se tourne sans effort ; il s'agit seulement d'avoir des livres sterling et des roubles dans sa poche, de prendre un billet chez Cook et de se munir d'un bon et valable passe-port. Car, je vous en réponds : on veille soigneusement, à l'entrée comme à la sortie de France, d'Angleterre et de Russie, et il ne fait pas bon d'avoir de ces papiers insuffisants qui font tout de suite regarder un voyageur comme suspect.

L'Angleterre, qui a été le pays de la liberté illimitée, connaît aujourd'hui les exigences qu'impose la guerre. A ces exigences, elle s'est supérieurement adaptée. Les espions, je vous le garantis, ne franchissent pas aisément le « ruban argenté » dont le Royaume-Uni s'entoure. Et quant aux célibataires anglais qui seraient tentés de quitter leur pays pour échapper au service obligatoire, ils peuvent être certains de rester pris entre les mailles d'un réseau de surveillance sévère. L'Angleterre, en somme, devient une vaste forteresse. Londres — spectacle nouveau et dont s'étonne la Cité — est rempli de soldats. J'en ai vu qui s'exerçaient dans Hyde Park, comme j'en puis voir ici, tous les jours, à qui la vaste Nèva glacée sert de champ de manœuvre... Quand on a fait le trajet de Paris à Pétrograd, on sait encore mieux, pour l'avoir vu de ses yeux, combien les Alliés sont forts et combien ils possèdent de ressources de toute sorte. C'est un voyage à conseiller à qui pourrait encore douter de la victoire.

La maîtrise de la mer est aussi le grand fait qui frappe le passager. Libre dans la Manche, la navigation l'est aussi dans la mer du Nord. Il y a, depuis des mois, entre Newcastle et Bergen, un service de bateaux quotidiens. Plus d'un voyageur que les Allemands auraient été heureux de capturer a déjà emprunté cette ligne, et si les sous-marins allemands n'avaient pas disparu de la mer du Nord ils n'auraient pas manqué l'occasion de se porter sur la route qui assure les relations des Alliés avec la Russie. Ils n'en font rien. Et ce n'est ni par distraction, on peut en être sûr, ni par délicatesse : c'est simplement par impuissance.

Durant la seconde nuit de la traversée, je fus soudain tiré de mon sommeil par l'arrêt du navire. Pourquoi stoppions-nous en pleine nuit ? Était-ce, cette fois, la visite d'un U d'une série nouvelle ? Pourtant, je n'avais pas entendu de coup de semonce. Aucun bruit, aucune voix ne se faisaient entendre... Le temps de monter sur le pont, le steamer avait repris sa marche : il ne s'agissait que d'une manœuvre pour prendre dans un autre sens la lame qui se faisait forte... L'Angleterre veillait et j'avais eu tort de douter...

Le diplomate dont je vous parlais tout à l'heure et qui se rendait du midi de l'Europe au Japon par la Norvège et le transsibérien était un homme assez blasé sur les voyages. Il ne s'en laissait pas imposer facilement par le pittoresque et la couleur locale. Pourtant il avait n'avoir pas fait encore, de toute sa carrière, de périple pareil. Et, en fait de changements de décor, il disait aussi n'avoir vu que le Châtelet et les pièces qu'on a tirées des célèbres romans de Jules Verne, pour rivaliser de variété et de rapidité avec ce quart de tour du monde qu'il est nécessaire d'accomplir pour arriver en Russie.

En moins de neuf jours, si seulement l'on sait s'y prendre, on peut se trouver transporté du boulevard sur la perspective Nevsky. Encore a-t-on assez de loisir pour voir, chemin faisant, des amis à Londres, passer un habit et dîner en ville : car les Anglais n'ont pas admis que leurs habitudes, à cet égard, fussent se ressentir de la guerre, et c'est une des manières qu'ils ont d'exprimer leur tranquille et immuable volonté...

A Stockholm aussi on peut, sans se retarder, passer vingt-quatre heures attachantes. Là, d'a-

bord, la légation de France est, véritablement, la maison de la France. C'est tout l'air de notre pays qu'on y respire, et l'accueil qu'on y reçoit ne saurait s'oublier. Et puis, Stockholm, la « Venise du Nord », est toujours l'admirable capitale d'une ancienne nation aristocratique et militaire. Ses palais, ses avenues, ses canaux, ses fontaines rappellent Versailles et l'on y évoque notre vieille et fidèle alliance avec la monarchie suédoise, durant nos deux grands siècles : le dix-septième et le dix-huitième.

Quel contraste entre le luxe, la haute allure de cette capitale et la simplicité de la démocratie norvégienne ! Quelques heures après avoir débarqué à Bergen, nous nous trouvions à l'hôtel Royal, dans le plus inattendu des décors. Figurez-vous la cour de l'Alhambra de Grenade transportée en Scandinavie, avec une atmosphère de plaisir et de luxe, des toilettes, des tables richement servies, un joyeux orchestre... Etrange impression, pour nous, Français, qui, sous n'importe quels cieux, gardons, avec des deuils au cœur, l'image des tranchées, de leur boue sanglante, de l'effort héroïque qu'on y soutient jusqu'à la limite des forces humaines. Peu s'en fallait que nous fussions choqués de cet aspect de fête. Cependant de riches familles allemandes sont venues, en grand nombre, vivre en Suède. La chère y est meilleure, l'existence plus gaie, et tandis que les peuples, là-bas, se font casser la tête, il y a des Allemands qui viennent vider tranquillement leur verre à Stockholm et le vider en musique. Goethe, qui connaissait bien ses compatriotes, a dit, il y a déjà longtemps, que leur plus grande félicité était de boire quand les autres se battaient.

Quant aux Suédois, qui ne sont pas engagés dans la guerre, ils n'ont aucune de raison de vivre avec austérité. C'est donc seulement comme un fait social dont la signification va fort loin qu'il faut retenir la différence qui s'offre entre la vie de la Norvège, pays de marins, de pêcheurs, de « consuls » méditatifs, comme on les voit chez Ibsen, et la vie de la Suède, qui reste toujours, avec la civilisation moderne, le pays de Gustave-Adolphe et de Gustave III. Dans la grande salle de concert de l'hôtel Royal, nous revoyons la ville de Bergen, que nous avions laissée vingt-quatre heures plus tôt et dont les maisons de bois venaient de brûler, en laissant de lamentables décombres. Alors, nous étions moins surpris de l'incompatibilité d'humeur qui, entre la Suède et la Norvège, avait fini, naguère, par entraîner un divorce...

Mais le voyage de Russie n'est pas fini à Stockholm. Pour arriver à Pétrograd il reste à franchir de vastes espaces, à contourner le golfe de Bothnie, à traverser le pays des Lapons. Le bon Regnard fit cette promenade jadis... De notre wagon-lit nous n'avons pas fréquenté, comme lui, de Lapons ni de Laponnes. Tout au plus avons-nous entrevu un très vieux renne qui semblait chargé d'ennui. Et c'est seulement à la frontière de la Suède et de la Finlande que nous avons pu nous croire transportés très loin dans l'espace et dans le temps. Là, en effet, la voie ferrée s'arrête tout à coup. Entre Haparanda, bourgade suédoise, et Tornéo, station-frontière finlandaise, il faut se servir de traîneaux. Cette course sur le fleuve glacé, dans l'air vif, à travers la neige, ce premier contact avec le monde russe, ses uniformes, ses usages, son langage, c'est quelque chose d'imprévu et dont plusieurs Parisiennes, qui étaient de la caravane, conserveront un souvenir amusé.

Tornéo est aujourd'hui le point par lequel la Russie communique, sur terre, avec le reste de l'Europe. Tornéo est comme le goulot de l'immense bouteille qui s'appelle la Russie. Par ce goulot, tout passe en ce moment : les voyageurs et les nouvelles. Et s'il fallait décrire le poste où la gendarmerie russe examine les passeports, autant vaudrait peindre les peuples de notre continent presque entier et ceux des trois quarts du monde asiatique. Les modes de Paris et les usages de la Chine passent en ce moment par Tornéo : un opérateur de cinématographe y prendrait des films sans pareils...

Une fois Tornéo franchi, on est presque accepté en terre russe. Pas tout à fait, cependant. Encore un examen rigoureux des papiers au sortir de la Finlande, encore une fois montrer patte blanche. Alors vous êtes admis dans l'empire. Après ces examens, ces questionnaires et ces épreuves on ne saurait dire à quel point on se trouve rassuré sur ses voisins et sur soi-même, comme on se sent en règle avec les lois de tous les pays pour avoir pu obtenir de tant de gendarmes qu'ils vous laissent franchir tant de barrières ! Si Tornéo est pour la Russie un goulot étroit, du moins a-t-il l'avantage de filtrer tout ce qui entre. Et je vous assure qu'il faudrait à un escroc ou à un espion bien du génie pour entrer en ce moment sur la terre des tsars.

Ayuntamiento de Madrid

## La commission interparlementaire franco-britannique se réunira demain à Paris

Demain lundi, aura lieu, à Paris, la première réunion de la commission interparlementaire, composée, comme nous l'avons dit, de cinquante membres, dont vingt-cinq Anglais et vingt-cinq Français.

Nous avons donné les noms des huit sénateurs et des dix-sept députés français qui font partie de la commission. Les membres anglais (huit élus par la Chambre des lords, dix-sept par la Chambre des communes) arriveront ce soir à Paris.

Ce sont, pour la Chambre des lords : lord Bryce, président de la délégation franco-britannique, ancien ambassadeur à Washington ; lord Desart, l'un des quatre délégués de la Grande-Bretagne à la Cour d'arbitrage de La Haye ; lord Harrowby, trésorier du parti unioniste ; lord Rotherham, président de l'Association des filateurs de coton ; lord Sanderson, sous-secrétaire d'Etat permanent au Foreign office, jusqu'à son élévation à la pairie ; lord Southwark, président de la Chambre de commerce de Londres ; lord Balfour of Burleigh, ancien ministre.

Les dix-sept membres de la Chambre des communes sont : MM. Arthur Shirley Benn, député de Plymouth ; Evelyn Cecil, directeur du London and Southern Railway ; sir Henry Craik, historien, docteur en droit, représentant des universités de Glasgow et d'Aberdeen ; sir Edwin Cornwall, ancien président du conseil du comté de Londres ; John Dillon, député de Tipperary en 1880 ; sir Daniel Goddard, membre du conseil privé ; W. Goldstone, directeur du journal *l'Educateur* ; sir Charles Henry, dont le fils a été blessé sur notre ligne de feu en septembre 1915 ; John Hodge, fondateur de l'Association des travailleurs du fer et de l'acier ; le major général sir Ivor Herbert, ancien attaché militaire à Pétrograd ; D. T. Holmes ; H. J. Mackender, professeur de géographie à Oxford ; Hugh Alexander Law, propagateur du mouvement gaélique ; James F. Mason, président de grandes sociétés commerciales ; T. P. O'Connor, traducteur de Pierre Loti, député de Liverpool ; sir J. H. Roberts ; sir J. H. Yoxall, publiciste, membre de l'Institut ; Stuart Wortley, avocat, membre du conseil privé.

Les séances se tiendront pendant trois jours au siège de la commission interparlementaire, 243, boulevard Saint-Germain.

Vendredi prochain, la commission se rendra à Bordeaux, où elle tiendra une séance. Elle se propose de séjurer ainsi, à tour de rôle, dans les principales villes de France et de se transporter ensuite en Angleterre, au cours de voyages successifs.

Il est à prévoir que dès le mois prochain, vingt-cinq membres de la Douma, élus par le Parlement russe selon la même méthode qu'en France et en Angleterre, se joindront à la commission, ainsi que vingt-cinq membres du Parlement italien.

Les premières séances de la commission seront consacrées à l'examen de questions politiques et économiques.

## TRIBUNAUX

### Cambrioleurs anarchistes

Devant la cour d'assises s'est ouverte, hier à midi, la deuxième et dernière audience de l'affaire des cambrioleurs anarchistes.

Le jury a rendu un verdict aux termes duquel ont été prononcées les condamnations suivantes :

Fernand Morisset et Eugène Pèrève, cinq ans de réclusion, sans interdiction de séjour ; Henri Lecamus, trois ans de prison, et Meyer-Schowb, à deux ans de la même peine. La mère de Morisset est acquittée.

### La reconnaissance du garçon boucher

Le soldat Pinot, évacué du front, le 29 mars 1915, pour maladie, se disait titulaire de la croix de guerre. Grâce à ces titres, il avait réussi à travailler quelques jours chez M. Hervet, boucher, 33, rue du Tir, à Nanterre. Avec la complicité des nommés Pisson et David, il venait cambrioler l'appartement de M. Hervet pendant l'absence du commerçant.

Le butin ne fut pas ce que Pinot et Pisson espéraient. Ils se querellèrent pendant que David faisait le guet. Arrêtés, les malfaiteurs comparaissaient, hier, devant le tribunal correctionnel, qui a condamné Pinot à trois ans d'emprisonnement, Pisson à un an, et David à trois mois de la même peine.

### Le comptable avait la passion du jeu

Mault, comptable dans une maison de dentelles, rue Montmartre, gagnait 250 francs par mois, mais il avait la passion du jeu. Il puisa, pour la satisfaire, dans la caisse de son patron. Vint la mobilisation, il regagna son corps, laissant un déficit d'au moins 15.000 francs. Arrêté au front, Mault était traduit, hier, devant la huitième chambre, qui lui a infligé treize mois de prison.

## EMPRUNT 5% DE LA DÉFENSE NATIONALE

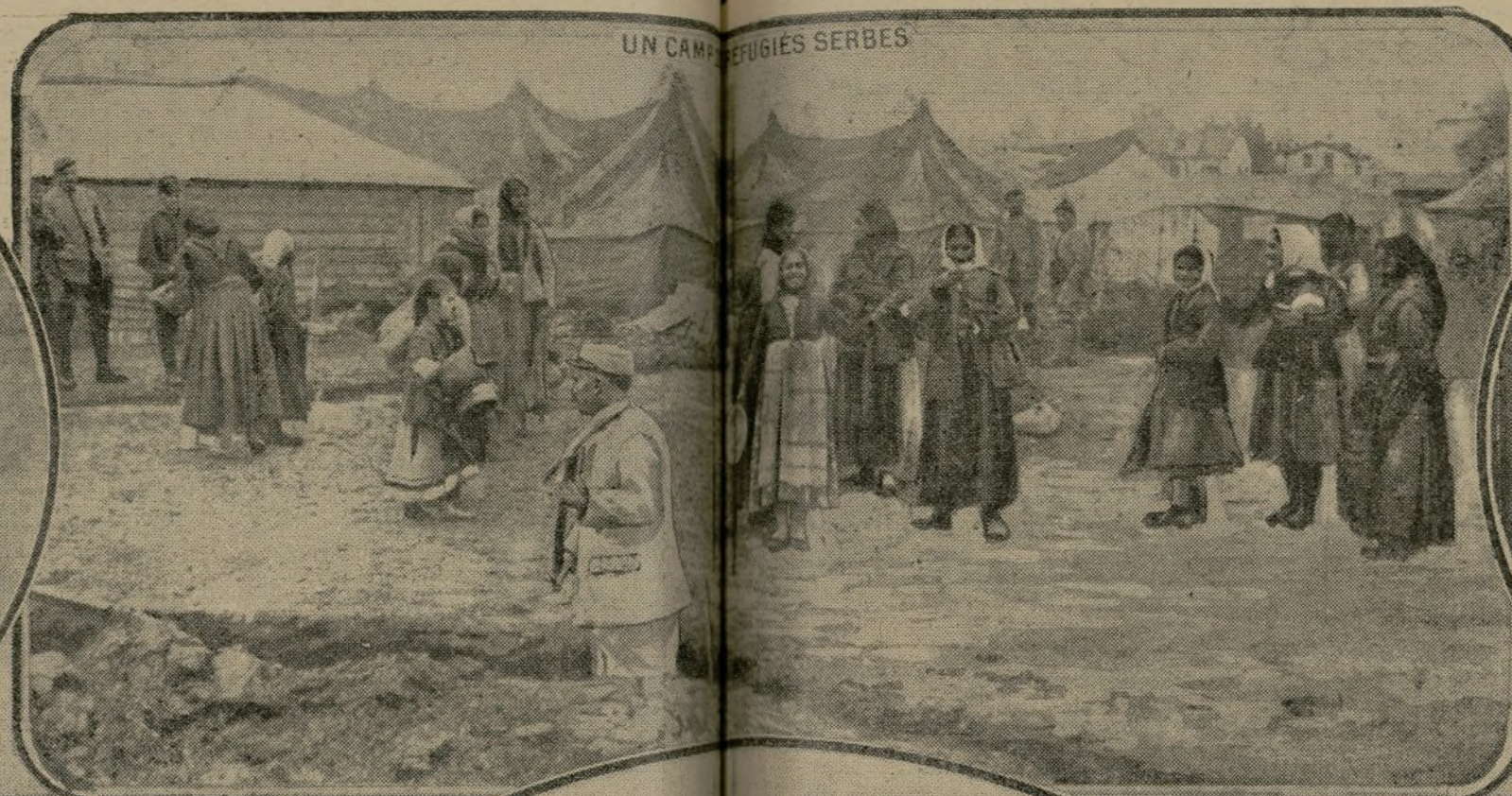
AVIS AUX SOUSCRIPTEURS DE RENTES NON LIBÉRÉES (Versement du 3<sup>e</sup> terme)

Le ministère des Finances rappelle que le versement du 3<sup>e</sup> terme des rentes 5 0/0 non libérées qui était à l'échéance du 15 février 1916 ne peut être effectué sans intérêts de retard que jusqu'au 1<sup>er</sup> février courant inclus.

# Le camp retranché de Salonique n'attend plus que la bataille



LE PETIT CLIENT DU CIREUR



UN CAMP DE REFUGIÉS SERBES



TÉLEGRAPHISTES ANGLAIS



MACÉDONIENS EMPLOYÉS À LA RÉFECTON D'UNE ROUTE



LE RETOUR DES TROUPES APRÈS LA RELEVÉ



DES ARTILLEURS OBSERVENT LE TIR DE NOS CANONS CONTRE UN AVION BOCHE



CONVOI DE LA CROIX-ROUGE BRITANNIQUE



ARTILLERIE ALPINE EN ROUTE VERS LE FRONT



UN FOURIER DU "PATRIE" VIENT APPORTER LA DÉCISION AUX CANONNIERS SUR LE FRONT

L'immense camp retranché de Salonique est désormais organisé pour une défense qui donne à réfléchir à ses agresseurs prudents. On y voit rassemblés des troupes françaises et britanniques de toutes armes. Nos avions, chaque jour, livrent au voisinage de mémorables combats. Des Macédoniens y collaborent à la mise au point de routes nouvelles ; l'artillerie alpine s'y masse de plus en plus dans les positions avancées, d'où elle commande les chemins que doit suivre l'ennemi s'il attaque. Nos alliés, comme nous-mêmes, y multiplient les installations téléphoniques et télégraphiques. Les services de Croix Rouge y sont abondamment pourvus de tout le nécessaire. Et, dans les tranchées qui encerclent le camp, les fusils attendent le moment de parler.

# L'Humour et la Guerre

## Etonnante aventure du private Humphrey Birdy

J'ai reçu, ces temps-ci, nombre de lettres de lecteurs d'Excelsior qui me demandent des nouvelles de Joe Greentrash. Je n'en ai point. En attendant de pouvoir vous en donner, je vais, mesdames et messieurs, vous conter l'aventure de Humphrey



Birdy, lequel fut de la grande retraite à la gauche de notre armée, mérita la croix de Saint-George à la Marne, passa des mois dans des tranchées près de Béthune et se trouve présentement à Loos.

Cette sienne aventure que je vous veux conter tient de la féerie; elle est, néanmoins, authentique. Ce sont de ces choses, je l'accorde, qui ne sauraient advenir qu'à un poète; mais, et voyez comme ça se trouve, Humphrey Birdy en est un, précisément. Notons que son nom l'y prédestinait, puisque Birdy veut dire petit oiseau. Donc, que Humphrey Birdy sache chanter, rien de plus naturel.

Les arrière-petits-fils spirituels de Shakespeare peuvent-ils, sans trop de difficulté, gagner six pence par jour à Londres? Banville assurait qu'il faut du génie à un porte-lyre français pour tirer de son instrument dix sous quotidiens à Paris. L'extrême misère en laquelle était finalement tombé Humphrey Birdy, un an avant la guerre, confirme la pertinence du propos banvillesque et démontre en même temps son universalité.

Près de mourir de faim, Birdy résolut de se réfugier à Sandgate. Il se savait là une cousine, seule créature de toute sa famille que son obstination à rimer ne lui eût point aliénée. Il partit à pied, régissant, chemin faisant, de ses vers aux houblonniers du Kent, lesquels lui jetaient quelque billon, non pas tant pour le remercier de ses paroles rythmées que pour les renfoncer dans sa gorge mélodieuse. Humphrey connut ainsi que les champs valent la ville pour un zélateur de la Muse. L'essentiel était de parvenir à Sandgate. Or, il y parvint. Mais, dérision du sort, comme il y entra, on y enterrait sa cousine. Il y a, quelque part dans Walter Scott, une situation de cet ordre tragique. L'application que s'en fit Humphrey mit sur sa douleur un baume romantique; mais c'est un baume inopérant; et la détresse matérielle d'Humphrey n'en fut nullement atténuée.

Qui dort dine a son équivalent dans la langue de Dickens. Humphrey pensait à s'allonger sur l'élastique sommier des galets de la plage; mais il se mit à pleuvoir, et, comme la porte d'une mince construction béait devant lui, semblait-il, invitante, il entra. C'était un étroit réduit cimenté, dans le fond duquel étaient rangés des outils de jardinage; mais une échelle menait, par une trappe ouverte, à un petit grenier jonché de foin. Humphrey bénit le hasard qui lui offrait cette couche embaumée. Son estomac s'apaisa sous la chute légère des pavots de Morphée; et il dormait profondément, quand, au coucher du soleil, des aboiements féroces le réveillèrent.

— Silence! damné stupide animal! criait un homme.

Quelques riverains s'étaient, aussitôt, réunis à distance respectueuse de la bête, que l'homme, du reste, maintenait devant lui par le moyen d'un long bâton muni d'un crochet passé dans la boucle du collier.

— C'est Rascal, ce sanglant chien, qui vient encore de mordre un des invités de monsieur qui venait faire sa cour à notre gracieuse demoiselle Edith! Il se jette sur tout le monde, vous savez.



d'abord! Monsieur a dit qu'il fallait le mettre en pénitence ici, une semaine durant.

Peu après, la porte de la petite construction était, du dehors, fermée à double tour; et Humphrey se trouvait prisonnier avec un compagnon à quatre pattes dont il se sentait peu enclin à rechercher l'amitié. Mais le besoin de manger conduit au mépris de la mort; et, si la place ne me manquait, j'aurais des observations réellement curieuses à vous



exposer sur l'alliance solide qui peut, en fin de compte, s'établir entre un chien redoutable et un poète affamé. J'ai tout juste le droit de vous dire que Rascal, dans le réduit du bas, avait été laissé seul en tête à tête avec un large plat débordant d'une épaisse pâtée, et que, chaque soir, une pâtée nouvelle lui était glissée par une chatière pratiquée dans la porte au ras du sol.

Comment s'y prit Humphrey pour humaniser le molosse au point de le décider à lui abandonner moitié de sa consistante nourriture, voilà ce qu'il faudrait pouvoir vous narrer dans le détail. Orphée charmait nos frères inférieurs les plus fauves; et Humphrey était, je vous l'ai dit, de la lignée d'Orphée... Vous devrez vous contenter de cette explication, laquelle, après tout, en vaut bien une autre.

\*\*\*

Au bout de la semaine, ses arrêts levés, le dogue fut retiré du réduit; et la porte dudit, par chance,



n'ayant pas été reclose, Humphrey put se libérer, lui aussi. A peine fut-il libre qu'il se mit au service du roi. C'était vers la fin de 1913. En août 1914, il fut des premiers King's Own débarqués à Boulogne-sur-Mer.

J'ai dit sa part dans les opérations jusqu'aujourd'hui, et comment il se vit décerner la croix de Saint-George. J'ai à vous dire, maintenant, dans la manière abusivement concise qui m'est imposée ici, qu'un honneur non moins grand mais plus inattendu lui échut quelque quatorze mois après, c'est-à-dire en décembre dernier; et ce fut celui de se voir demander en mariage par la propre fille de son colonel, sir Reginald Sharpwater!

Incroyable! vous récriez-vous? Notoire, vous rétorqué-je. Tous les journaux britanniques consacrèrent à l'événement de longues colonnes d'admiration. Comment n'avez-vous pas eu connaissance de cela? Toute l'Angleterre, si éprise d'originalité, applaudit à la nouvelle que miss Edith Sharpwater, visitant, avec le colonel son père, les tranchées de Béthune, avait éprouvé une surprise inouïe en voyant son chien Rascal lui échapper pour bondir sur le private Humphrey Birdy, le terrasser et lui laver tout le visage, à grands coups de langue manifestement affectueux. Quoi donc! ce dogue indompté, qui, naguère, avait failli dévorer, les uns après les autres, tous les riches prétendants de la jeune fille, faisait fête à ce simple private! Or, Edith avait juré de n'épouser jamais qu'un être qui agréât à ce chien, sûre qu'elle serait ainsi, disait-elle, de la beauté d'âme de cet être; car, ajoutait-elle, son chien ne pouvait faire erreur sur ce point capital.

Georges Docquois.

(Dessins de Huret.)

## Journaux du Front

### COCORICO!

De la France de Bordeaux et du Sud-Ouest : Un nouveau journal français vient de naître à Salonique.

Il arbore fièrement son titre très français aussi : Cocorico, et il est placé sous le patronage du général Sarrail lui-même.

Il est édité, au profit de la Croix-Rouge, par les élèves de philosophie et de mathématiques du lycée français.

Voici quelques vers de la pièce qui ouvre le premier numéro :

### « JE CHANTE CLAIR »

Cocorico! Messieurs, je chante net et clair.  
Mon cri victorieux qui s'élance dans l'air,  
Comme un son de fanfare vibre.  
Je suis le coq gaulois, joyeux, fier, indompté,  
Le coq au noble cœur, l'oiseau de la gaieté :  
Je suis la France, fière et libre!

On m'a dit que des gens, gens au mauvais esprit,  
Me croyaient dans la tombe, et que j'avais péri,  
Mangé par l'ogre germanique :  
Pour vite démentir leur niais racontar,  
J'arrive de Paris, sans le moindre retard  
Et viens planer sur Salonique.

Ainsi chante le coq, le noble coq gaulois.  
La France est avec lui : Vous pouvez rester cois  
O derniers Boches de la ville.  
Si jamais il se fâche et devient furibond,  
Ah! mes petits enfants, il ne fera pas bon,  
Pas bon être germanophile.

Le jeune poète salonicien qui a écrit ces lignes n'a guère dépassé la quinzième année; mais la vérité, dit le proverbe, est parfois dans la bouche des enfants... et des poètes. Au fond, il a raison, le poète de Salonique.

### LE CYCLISTE

De la Bourguignotte (227<sup>e</sup> de ligne) :

Moderne centaure, le cycliste se distingue du poilu en ce sens qu'il va quelquefois à bicyclette, alors que le vulgaire poilu marche toujours à pied. Mais, du fait qu'il a une bicyclette, il ne faudrait pas conclure que le cycliste est toujours sur sa monture : il lui arrive souvent d'être dessous, quand, par exemple, un ciel inclement a fait, de ce qui fut une route, une rivière de boue. Le cycliste se distingue aussi du poilu par une certaine coquetterie dans le costume et par certaines recherches de langage qui lui viennent de sa fréquentation quotidienne des « huiles » et de l'importance des missions qu'il remplit et dont il ne tire d'ailleurs — le plus souvent — nulle vanité.

### FABLE BREVE

Du Mouchoir (au front) :

Pour rentrer au cantonnement  
A l'heure réglementairement,  
Le cycliste du commandant  
Se cassa le nez dans le noir.

Moralité

La pelle du soir.

### AVIATION...

De Bellica (journal du front) :

Au ... d'infanterie.

Une récente circulaire demandant des élèves-pilotes pour le camp d'aviation de X... a été communiquée au régiment.

Le lendemain, cinquante « demandes » affluèrent au bureau du colonel.

Celui-ci, ne pouvant juger individuellement chaque poilu, adopta une formule anodine et unique.

Malheureusement, parmi ces papiers, s'était glissée une « demande en mariage » par procuration.

Celle-ci n'échappa pas plus que les autres à l'avis favorable du colonel et partit ainsi annotée :

« Ignore si le candidat a des aptitudes spéciales. Sera jugé sur place avec d'autres concurrents. »

### DIAGNOSTIC

Du Ver Luisant (68<sup>e</sup> sect. de projecteurs, 6<sup>e</sup> génie. S. p. 183) :

A l'hôpital d'évacuation de C... Un convoi de blessés arrive. Le major de garde examine l'un d'eux et diagnostique : « Erosion traumatique de la cornée. »

L'infirmier, un brave campagnard, inscrit sur le billet d'hôpital : « Evasion dramatique de la corvée. »

Le plus drôle de l'histoire, c'est que le major, un médecin bien connu, a signé ce billet.

### IL PLEUT

De l'Echo des Marmites :

UN OFFICIER. — Eh bien! mes braves, vous êtes mouillés?

UN POILU. — Oh! oui. Mais, vous savez, elle mouille moins que l'année dernière.

# L'Humour et la Guerre



LE PETIT TSAR

— Y suis-je ?  
— Pas encore...

(J.-P. Besson-Dandrieux.)



— Qu'est-ce que tu ferais si t'étais l'général Joffre?  
— J'commencerais par me coller 15 jours de permission.

(La Baïonnette : J. Depaquit.)



— Eh bien, pépère; on est à l'abri des marmites, ici ?  
— Oui, mais on n'est pas exempt des peaux de saucisson que des tas de dégoutants jettent par la portière.

(P. Besson-Dandrieux.)



LA COLLECTION DU KRONPRINZ

— L'heure de la victoire !... Mon pauvre Fritz... Nous n'arriverons pas à la leur faire sonner !...

(Emmanuel Baret.)



SUCRERIES

— Et dans cet obus de marine ?  
— De délicieux fondants à la crème, bonheur des estomacs délicats...

(Emm. Huard.)



RETOUR DU FRONT

— Le petit chocolat de monsieur le comte.  
— Rompez !... Je ne siffle que du « jus » arrosé de « sicasse »...

(Emm. Huard.)



— L'un de vous a-t-il une question à me poser sur la guerre ?  
— Pardon, monsieur : Pourquoi n'êtes-vous pas en khaki ?

(London Mail.)

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Madame Timoré

Mme Timoré, belliqueuse rentière dont les idées sont de quelque quarante ans en retard, vit avec sa fille Clarisse, jeune personne qui se serait bien gardée d'inventer la poudre, chez son frère, le colonel en retraite Rondot. La guerre survient pour susciter des discussions familiales. La servante, Victoire, ne manque pas de donner, à tout propos, son opinion. Mme Timoré a fait partie d'une ambulance, d'une ambulance sans blessés. Au moment de la panique de septembre 1914, elle a entraîné ses proches en province. Victoire n'a pas voulu les suivre. Après cinq jours de chemin de fer, la famille est revenue à son point de départ. Faut-il pouvoir soigner les blessés, Mme Timoré va les visiter et, en échange d'une mandarine, exige qu'ils lui racontent leurs campagnes.

## VII

Pour la première fois depuis la guerre, Mme Timoré recevait.

Sanglée dans une robe de satin perroquet qui, depuis quelque dix ans, avait subi de nombreuses transformations, Mme Timoré venait de jeter un dernier coup d'œil sur la toilette en mousseline de laine Pompadour de sa fille et sur la tenue civile de l'ex-colonel. En vérité, son frère la navrait. Elle n'avait pu obtenir qu'il endossât le smoking soigneusement conservé dans la naphthaline et que Victoire maintenant, depuis quarante-huit heures, en plein courant d'air.

— Un « smoking », quand l'ennemi est sur notre territoire ! avait protesté l'ancien officier ; ah ! ça, ma pauvre Aurélie, pour qui me prends-tu ? Vas-y de ta robe absinthe, habille Clarisse en chien savant, mais, non, d'une pipe, ne t'occupe pas de mes petites affaires.

Il avait accepté de paraître à la réception, car il ne doutait pas du tour pittoresque qu'elle prendrait. Ce vieux bas-bleu de Mme Lahoulette ne leur avait-elle pas annoncé qu'elle leur communiquerait le résultat de certaine étude autant scientifique qu'abracadabrante qui, depuis un long mois, l'absorbait ? Il s'agissait de l'horoscope de la guerre.

Vers huit heures et demie, les invités firent leur entrée. Ils étaient de tous âges, mis sur leur trente et un, et aimables, et semblaient résignés à s'ennuyer cordialement.

Mme Timoré s'entendait à souhaiter la bienvenue aux gens. Pour chacun, elle avait le mot qu'il convient de dire sur la température. La guerre aidait aussi à son éloquence. Elle annonçait ce que tout le monde savait depuis le matin et commentait le communiqué d'après l'opinion de son critique militaire favori. Parfois, elle prenait son frère à témoin de sa sagacité :

— N'est-ce pas, Alfred, que je vois bigrement juste ?

— Tu possèdes l'œil du lynx, tu t'exprimes comme un citron et tu raisones comme un tambour, répondait simplement le colonel.

Puis, soudain, taciturne, il ajoutait :

— J'ai vécu un an de trop.

Car son vieux cœur souffrait d'assister à tant d'horreurs et d'entendre tant de sottises ; mais Mme Lahoulette était là, impatiente de prendre la parole.

— Le dénouement de la guerre n'est plus très lointain, annonça-t-elle sans autre préambule. Nous sommes en octobre 1914, et je puis vous assurer que la guerre finira entre le 15 et le 30 février de l'année prochaine. Les discussions pour la signature du traité se prolongeront jusqu'à l'époque des vacances. En août 1915, la paix sera ratifiée.

« Elle est étonnante », lança Mme Timoré, cependant que Clarisse renversait le contenu d'une tasse à thé sur les genoux d'une auditrice et que le colonel frappait sa cuisse en répétant : « Voilà ! voilà ! »

Quelqu'un osa, sans se compromettre, interrompre la prophétesse :

— Je ne suis pas de votre avis.

— Vous avez tort, répliqua Mme Lahoulette. Mon horoscope est indiscutable. J'ai étudié l'astrologie des événements actuels. La guerre est née sous un signe, comme le colonel Rondot est né sous le Lion, Mme Timoré sous le Taureau, et moi sous le Scorpion. Le point délicat consistait à prendre l'heure exacte de l'ouverture des hostilités. J'y suis arrivée avec assez de peine. Ce premier travail établi, je jouai avec les difficultés.

— Halte ! s'écria le colonel Rondot en levant la main. Avez-vous pris l'heure française de la déclaration de guerre ou l'heure allemande ?

— J'ai pris, naturellement, l'heure française.

— Naturellement aussi, je m'en doutais. Cela n'a d'ailleurs qu'une légère importance. Jugez-en plutôt : cette simple erreur dans vos prémisses, d'une valeur de cinquante-cinq minutes, vous mène, par la formule astrologique des cosinus et sinus potentiellement intégraux, à une approximation toute relative variant entre cent six et cent douze années.

Mme Timoré faisait une bouche en o. Où son frère avait-il pioché ce qu'il sortait là ? Tout le monde, d'ailleurs, était émerveillé.

— Oh ! protesta Mme Lahoulette, je ne fais ni de la trigonométrie, ni des logarithmes. J'ai puisé dans les livres des plus grands astrologues. Ce sont eux, alors, qui se sont trompés.

Cette tangente, bien féminine, permit aux invités de discuter à leur tour :

— Cent douze années ! Mme Lahoulette a fait une erreur de cent douze années, chuchotait-on. C'est une paille !

Au départ, tout en se drapant dans son manteau, la sibylle avoua :

— Vous avez raison, colonel. Je reprendrai mes calculs. J'établirai la moyenne entre l'heure de France et l'heure d'Allemagne.

— Entendu, acquiesça M. Rondot.

Les adieux terminés, tout en allumant sa bougie, le colonel se confessa à son tour devant sa sœur et sa nièce :

— Entre nous, mes enfants, l'astrologie, moi, je

m'en bats l'œil ; mais, si j'ai douché votre attraction c'est afin qu'à l'avenir vous me laissiez fumer ma pipe dans ma chambre quand il vous plaira de transformer notre pavillon en hôtel de Rambouillet. Sur ce, bonne nuit, les Précieuses !

Jeanne Landre.

## LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

## SAMEDI 12 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — En Champagne, une attaque nous rend maîtres de 300 mètres de tranchées. Deux contre-attaques de l'ennemi échouent ; nous faisons 65 prisonniers. Lutte d'artillerie sur divers points.

## DIMANCHE 13 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — Vaines contre-attaques contre les tranchées conquises en Champagne. En Artois, sur quatre attaques ennemies, trois sont arrêtées par notre feu ; la quatrième amène l'assaillant dans une tranchée de première ligne, mais une contre-attaque l'en chasse. Actions d'artillerie partielles sur divers points du front.

## LUNDI 14 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — Au sud de la Somme, une attaque nous rend maîtres de quelques éléments de tranchées au sud de Frise. Vaine contre-attaque allemande.

En Haute-Alsace, attaque allemande à l'est de Seppois. L'ennemi s'empare de 200 mètres de tranchées, dont une contre-attaque nous rend la plus grande partie.

Actions d'artillerie sur divers points du front.

**EN ITALIE.** — Des avions autrichiens bombardent Milan, tuant des vieillards, des femmes et des enfants.

**FRONT DU CAUCASE.** — Les Russes enlèvent un fort d'Erzeroum.

**DANS LES BALKANS.** — Les Bulgares occupent El Bassan.

## MARDI 15 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — En Champagne, nous reprenons des éléments avancés de tranchées occupés par l'ennemi vers Somme-Py.

**FRONT RUSSE.** — Nos Alliés repoussent des attaques allemandes sur le front de Riga.

## MERCREDI 16 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — En Champagne, attaque à la grenade avantageuse pour nos troupes vers Somme-Py.

**FRONT DU CAUCASE.** — Les Russes s'emparent d'Erzeroum. Ils font un grand nombre de prisonniers et prennent 200 canons.

## JEUDI 17 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — Quelques tirs efficaces de notre artillerie, particulièrement entre Soissons et Reims.

**FRONT RUSSE.** — Actions d'artillerie et vaines attaques allemandes, notamment vers Gorbonovka et dans la région de l'Avka supérieure. Un « navire aérien » russe bombarde Pechalcy et met en fuite des avions ennemis.

**ARMÉE D'ORIENT.** — Une escadrille d'avions français bombarde efficacement Stroumitza.

## VENDREDI 18 FÉVRIER

**FRONT FRANÇAIS.** — Lutte de mines en Artois. Au sud de Frise, l'artillerie française et l'artillerie britannique font avorter une attaque allemande en préparation. En Haute-Alsace, au nord de Largitzen, une attaque amène l'ennemi dans nos tranchées ; une contre-attaque l'en chasse presque aussitôt.

**FRONT RUSSE.** — Actions d'artillerie, notamment entre Jacobstadt et Dvinsk.

**ARMÉE D'ORIENT.** — Un aviatik, pris en chasse par un de nos avions, est capturé après un émouvant combat aérien.

**EN AFRIQUE.** — La conquête du Cameroun est complète, sauf pour la position isolée de la colline de Mora.

## DANS LA MARINE

**Commandements à la mer.** — Sont nommés aux commandements suivants : les lieutenants de vaisseau Queguen, du torpilleur d'escadre *Escopette* ; Cretin, du torpilleur d'escadre *Pertuisane* ; Barbière, du torpilleur d'escadre *Francisque* ; Daniel, du torpilleur d'escadre *Styler* ; Bourgeois (auxiliaire), du transport-hôpital *Bretagne-II*.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 20 FÉVRIER 1916

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

## LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

## Le Couvent

## V

— Eh bien ! ma chère petite, c'est que telle aura été la volonté du Seigneur. Vous pourrez le glorifier ailleurs que dans un cloître, je vous le promets ! Je ne sais rien de plus beau que la vie d'une mère de famille chrétienne, elle a souvent un mérite que rien n'égale... Allez ! ma petite Nine, soyez une bonne enfant : c'est tout ce qu'on vous demande pour le moment.

Janine, un peu dépitée, monte au dortoir, car depuis un moment déjà l'heure du coucher a sonné ; le silence est complet, ses compagnes insouciantes des graves problèmes de l'existence dorment, elles ! Dans la ruelle étroite que clôt le rideau blanc défait, la jeune fille se déshabille lentement : elle songe et s'attarde à regarder au loin.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

par la bienheureuse fenêtre qui fut l'attrait de sa place au dortoir, le soir de la rentrée.

La lune décroissante brille dans un ciel très pur. Il gèlera peut-être cette nuit. Déjà... Il faisait si doux, il y a une semaine encore, lorsque Janine dansa sur le gazon, dans le rayon bleu... Oh ! comme le temps passe ! Et la fillette appuie son visage un peu triste contre les vitres qui rafraîchissent son front brûlant. De la croisée, située au troisième étage, la vue s'étend très loin. En bas, tout en bas, ce sont les jardins paisibles du couvent ; voilà la serre dont les vitres miroitent, les allées paraissent très blanches et les bosquets sont pleins d'une ombre mystérieuse.

Mais plus loin, au delà des murs, c'est la ville ! Des milliers de lumières scintillent, par endroits, au-dessus des places, une buée rougeâtre embrase le ciel : c'est l'heure où la cité s'éclaire pour les plaisirs profanes, alors que dans ce pieux asile tout est si calme... C'est là-bas le monde ! Ce monde que Mère Aimée de Jésus veut qu'elle connaisse ! Dans un an, au lieu de se coucher dans son lit blanc de couventine, Janine s'habillera, au contraire, elle revêtra une robe de bal, elle montrera ses épaules. Oh ! ce sera affreux et charmant ! Quelle épreuve ! Et quelle témérité de la lui laisser tenter !

Toute frémissante, la fillette se blottit sous ses couvertures et s'endort rapidement, mais son sommeil est agité, elle a un cauchemar atroce, au cours duquel elle voit Lohengrin danser avec une charmante novice qui a son visage. Le lendemain, dernier jour de la retraite, Janine se réveille brisée physiquement, mais très apaisée et très confiante.

Non ; l'existence n'était pas aussi misérable qu'elle l'avait crue hier ! Et comme pour augmenter la béatitude qui descendait en elle, les ser-

mons de la journée ne parlèrent que de miséricorde et d'espérance. Au confessionnal, le Père prédicateur lui affirma qu'elle ne devait pas s'inquiéter : Dieu la conduirait dans le chemin qu'elle devait suivre, car elle était une douce petite âme, que Jésus aimait bien.

Et la fillette, se sentant revenue elle-même, n'eut plus peur de la vie et la trouva bonne. Elle fit trêve aux mortifications qu'elle s'imposait depuis quelques jours, elle s'accorda même quelques faveurs. La veille encore elle avait refusé à son amie de sentir une rose.

— C'est une sensualité, ma chère ! avait-elle répondu d'un ton qui indiquait qu'elle avait rompu avec les faiblesses humaines.

Mais ce jour d'absolution et de confiance la trouva en dispositions moins austères ; elle mangea trois croquettes de chocolat à son goûter et accorda à son miroir quelques regards de complaisance.

Sa conscience encore un peu tumultueuse protesta bien de-ci, de-là, mais Janine s'en tira en louant Dieu qui avait permis que ce chocolat fût exquis, et le minois de Janine vraiment charmant.

## VI

Était-ce la retraite, ou bien simplement la gravité un peu émue qui plane sur la dernière année de couvent ? Janine se rangeait, elle le disait elle-même.

Elle se mit au travail avec ardeur ; l'étude maintenant l'intéressait, et elle voulait se rendre digne du prestige que lui donnait, désormais, sa qualité de « grande ».

Déjà maîtresses et élèves la traitaient avec cette considération qui est le prestige des « Brevetés ». Janine, voulant être à la hauteur de sa dignité, fai-

# En feuilletant les Revues

Mme Edith Warton vient de publier aux Etats-Unis et en Angleterre un volume intitulé *Fighting France*. La *Revue de Paris* donne la traduction du dernier chapitre de cet ouvrage dont nous extrayons ce très beau passage :

C'est donc en premier lieu l'intelligence qui a aidé la France à être ce qu'elle est ; et puis, un de ses collaborateurs, le don de l'expression. Les Français sont les premiers à rire d'eux-mêmes pour leur promptitude à recourir aux mots ; tous ils semblent regarder leur don d'expression comme une faiblesse, qui risque de les détourner de l'action. L'expérience de l'année dernière n'a nullement confirmé cette vue. Elle a plutôt prouvé que l'éloquence est une arme de plus. Par « éloquence » je n'entends naturellement pas l'art de parler en public, non plus que cette façon d'écrire, toute de rhétorique, qu'on associe trop souvent avec ce mot. La rhétorique n'est que l'art d'habiller des sentiments conventionnels ; l'éloquence est le don d'exprimer sans crainte une émotion réelle. Et ce don courageux — courageux en ce qu'il se moque du ridicule, ou de l'indifférence de ceux qui écoutent — a constitué une force inestimable. Ce qui montre le haut degré auquel atteint l'intelligence chez les Français, c'est qu'une émotion, quand elle trouve une belle expression, est capable d'aviver encore cette intelligence et de l'élever ; c'est que « le mot » n'est point, par je ne sais quelle fausse honte, considéré comme distinct de l'émotion, comme en dehors d'elle, ou même comme son simple dérivatif : chez les Français, le mot peut donner à la pensée son âme et sa forme. Tout ce qui aide à extérioriser les manières de sentir, en leur donnant une physionomie, un langage, est un appui moral aussi bien qu'artistique, et Gœthe ne fut jamais plus sage qu'en écrivant :

« C'est un Dieu qui m'a donné la voix pour exprimer ma peine. »

\*\*\*

Dans le *Mercure de France*, M. P. Saintyves publie un intéressant article « Le clou de la guerre », à propos des clous que les Allemands ont puérilement enfoncés dans la statue d'Hindenburg. Voici la conclusion de M. P. Saintyves :

Il n'est pas douteux que la cérémonie du Schwarzenplatz constitue une exploitation peu discrète et peu relevée d'une vieille superstition nationale. Il est vrai que l'on se procure ainsi de l'argent et que l'on maintient dans le peuple la confiance en la victoire. Mais plantés dans la tête que l'Autriche ne pouvait pas être vaincue. En France, nous estimons qu'il est plus patriotique, plus noble, plus hautement humain d'appeler directement au cœur et à la générosité des citoyens. La journée du drapeau belge, la journée du 75, la journée serbe, la journée des orphelins de la guerre furent de belles manifestations de solidarité, et celle qui rapporta le moins laisse bien loin ce que donnera toute une saison de clous en Autriche. D'autre part, nous n'avons pas besoin de frapper sur une pointe pour nous persuader que les Alliés seront vainqueurs. La foi en la force du droit, l'observation des faits de la guerre, la volonté ferme d'aller jusqu'au bout ont fiché cette certitude en nos esprits et dans nos âmes.

\*\*\*

M. A. Augustin Thierry commence dans la *Revue des Deux Mondes* ses récits de *Onze mois de captivité en Allemagne (Souvenirs d'un ambulantier)*. Nous en extrayons ce passage où l'auteur raconte comment il a été fait prisonnier :

25 août. — Le jour s'est levé ; toujours rien de nouveau, la canonnade s'éloigne et s'assourdit. A perte de vue, par tous les cols, sur toutes les routes, se dé-

verse en flots pressés la fourmillière allemande. Ses colonnes grouillantes couvrent la campagne où achèvent de s'éteindre les derniers incendies. Nous passons la visite des blessés ; la plupart réclament des soins urgents, quelques-uns même une amputation immédiate. L'unique médecin qui nous reste n'ose point procéder aux opérations nécessaires, et nous sommes bien impuissants à lui prêter conseil. Les heures passent, la faim se fait sentir ; notre dernier repas est loin, car, bien entendu, l'intendance française a cessé de nous ravitailler. En nous quittant, nos camarades ont emporté les dernières provisions. Si j'avais seulement une autre bouteille de vin du Rhin ! Mais le complaisant portier a disparu et la cave est soigneusement verrouillée.

L'attente devient insupportable. Les nerfs crispés, nous allons, venons, tournillons, sans pouvoir tenir en place. L'ennemi est à présent tout proche. A trois cents mètres, nous distinguons ses patrouilles, fouillant les bois. Un *hauptmann* atteint à l'épaule, hier encore notre prisonnier, plein de morgue aujourd'hui et parlant en maître, donne l'ordre de déployer bien en vue tous les drapeaux à croix-rouge que nous possédons. Je sors pour obéir. A peine ai-je franchi la porte, me dirigeant vers les communs où le matériel est remis, qu'une centaine d'hommes aux casques à pointe envahit la terrasse. Ils poussent des cris en m'apercevant, les plus rapprochés, me couchent en joue. Voyant que je ne bouge pas, cinq ou six se précipitent et m'entourent : *Franzose, Franzose*, profèrent-ils menaçants. Je montre mon brassard, répète à plusieurs reprises : *Sanität, Sanität...*

Un gradé m'apostrophe : « Hôpital ?... Où le chef ? » J'indique de la main le bâtiment derrière moi. Le reste de la troupe s'est avancé ; un officier se détache à la rencontre de notre médecin qui accourt...

Immédiatement, commence une sévère perquisition. Toutes les pièces jusqu'aux moindres recoins sont visitées de fond en comble. On fouille les blessés français. Il leur est expressément interdit de conserver une arme quelconque, même une simple cartouche. Nous sommes rendus personnellement responsables, sous peine de mort, de la plus légère infraction à cette draconienne consigne. Encadrés de soldats, nous exécutons cette besogne de policiers, secouant et retournant les poches, palpant jusqu'aux chemises et aux tricots. Sans vergogne, nos gardiens s'attribuent l'argent, les portefeuilles, les montres, les couteaux que nous trouvons.

L'opération achevée et le butin partagé, ces messieurs procèdent à leur toilette. Ce n'est certes pas du luxe, car ils sont d'une saleté repoussante, sordides, boueux. Le visage encrassé de poussière. J'échange quelques mots avec l'un d'eux : à l'en croire, ils ont remporté une victoire colossale ; dans quinze jours, ils seront à Paris.

\*\*\*

Dans la *Renaissance*, M. Paul Rousseau nous raconte cette jolie anecdote :

... Les robustes volateurs étaient alignés sur le sol, prêts à partir ; leurs ailes frémissaient déjà parce que la bise rude soufflait sur le plateau d'où ils sont prêts à s'élancer. A la portée du pilote ou de l'observateur, les mitrailleuses approvisionnées avaient leurs canons tournés dans la direction de l'ennemi.

Tandis que j'examinais une de ces armes, le pilote qui m'accompagnait me dit : « Avez-vous remarqué les crosses de nos mitrailleuses ? Savez-vous ce que représentent ces chevilles de cuivre qui sont enfoncées dans l'ébène de l'arme ? » Comme j'avouais mon ignorance, le pilote reprit : « Voilà : chaque fois qu'un avion abat son Boche, on fixe dans la crosse de la mitrailleuse qui l'a descendu une cheville de cuivre. Cet appareil en a une, celui-là deux. C'est une manière à nous de nous rappeler. »

tente que laisse la récréation de dix heures, mère Aimée de Jésus la fit appeler :

— Une lettre pour vous, mademoiselle de Bray ! Mlle de Bray ? Pourquoi pas Janine, comme toujours ? La maîtresse générale n'avait pas son air de bonté habituel, et elle observait Janine avec attention, lorsqu'elle lui remit une enveloppe, ouverte, d'ailleurs, ainsi que l'exigeait le règlement. Janine, les yeux à peine glissés sur l'adresse sentit un léger émoi l'agiter ; elle songeait : « C'est le 1<sup>er</sup> avril, il n'a donc pas oublié ! C'est bien la même écriture que l'année dernière. » Et comme elle glissait l'enveloppe dans l'échancrure de son tablier noir, elle tenta de s'esquiver, espérant s'en tirer d'un gracieux « merci, ma mère ».

— Non, ma fille, demeurez ! Je désire que vous preniez connaissance de cette lettre devant moi. Les doigts tremblants, rouge depuis le col jusqu'à la racine des cheveux, Janine, qui devinait ce qu'il y avait dans cette enveloppe, ouvrit le double feuillet.

Entre deux coques entaillées au canif, la petite bruyère étendue en courbe sur le papier, comme jadis, osait, une fois encore, lui avouer hardiment : « Je pense à vous ! » La fillette ne put cacher le rapide éclair de son regard amusé ; néanmoins, elle restait confuse, et comme elle ne disait mot, le papier encore entre ses doigts menus, les yeux rivés sur la fleur agreste :

— D'où vient cela, Janine ? demanda la religieuse.

La jeune pensionnaire chercha le timbre.

— Mais, de Bordeaux, je crois, ma Mère !

— J'ai voulu dire : qui vous envoie cela, ma fille ?

Les yeux de l'enfant se relevèrent effarés mais sincères.

## BLOC-NOTES

### INFORMATIONS

— M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée en ces termes :

« M. André Tardieu, capitaine au 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied, passé sur sa demande du service d'état-major au commandement d'une compagnie, a fait preuve de la plus grande bravoure dans la nuit du 8 au 9 février 1916, en conduisant son unité, sous un violent bombardement d'artillerie lourde, à l'attaque d'une tranchée momentanément perdue, qu'il a réussi à récupérer après une lutte à la grenade de plusieurs heures. »

— M. Salandra a quitté Rome pour assister au mariage de son fils avec Mlle Ceci, fille de l'honorable Ceci.

— La duchesse de Wellington est, à Beaulieu, l'hôte de lady Wemyss, en sa villa Baird.

### NAISSANCES

— La marquise de Saint-Pierre, née Guitaut, femme du capitaine au 66<sup>e</sup> d'infanterie, a donné le jour, à Blois, à un fils qui a reçu le prénom de Michel.

Mme Ernest Badillon, femme du sous-intendant à la base de Salonique, vient de donner le jour à une fille : Marguerite-Marie.

### DEUILS

— Les familles Benda, Hakim, Gros, Pfeiffer remercient de tous les témoignages adressés à l'occasion de la mort de Mme Paul Benda.

Nous apprenons la mort :

De M. Paul Roux, ancien député des Basses-Alpes, décédé à soixante-huit ans, ancien notaire et conseiller général.

De M. Alexandre d'Arbois de Jubainville, ancien conservateur des eaux et forêts, membre correspondant de l'Académie d'agriculture de France et de l'Académie Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-un ans.

De Mme Gérard, mère de M. Gérard, ancien ministre de France à Bruxelles et ambassadeur à Tokio, décédée à quatre-vingt-six ans.

De Mme Albert Massenet, née Labeyrie, décédée à La Rochelle, âgée de vingt-huit ans, des suites d'une maladie contractée en soignant les soldats, femme du lieutenant d'artillerie grièvement blessé.

Du colonel Henry-Roy de Lachaise, décédé âgé de soixante-six ans à l'hôpital civil et militaire de Moulins.

Du peintre Henri Descamps, décédé âgé de cinquante-quatre ans à Saint-Omer.

De Mme Maximin Valentin, veuve du député de l'Isère, mère de M. Paul Valentin, président de la chambre syndicale du commerce et de l'industrie des laines, du capitaine Jean Valentin et du colonel J.-B. Valentin, commandant la 129<sup>e</sup> brigade d'infanterie.

De M. Centaro, premier secrétaire de l'ambassade d'Italie en Angleterre, mort des suites d'un accident.

De Mlle Isabelle de Bobet, sœur du général de Bobet.

De M. E. Vanlaer, ancien bâtonnier des avocats, professeur honoraire à la Faculté catholique de droit de Lille, décédé à soixante-quatorze ans.

Du commandant Bachard, officier de la Légion d'honneur, mort en service commandé.

## AU MUSÉE DU LUXEMBOURG

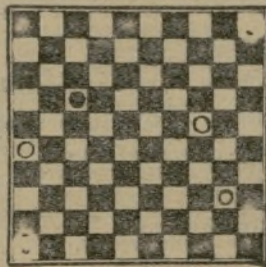
On peut voir, depuis hier, et jusqu'au 8 mars, au Musée du Luxembourg, un tableau commandé par l'Etat au peintre Félix Bouchor, et représentant, au moment du discours de M. Poincaré, la translation des cendres de Rouget de l'Isle, aux invalides.

L'artiste, de qui l'on aimait jadis les fins et clairs paysages, s'est affirmé d'un coup, et avec un rare bonheur, peintre de figures. Sa composition se tient dans une agréable note de gris, et la notation, toujours un peu redoutable, des mises en scène officielles ne retire rien au tableau de son pittoresque et de son charme. Voilà l'une des premières œuvres parmi toutes celles qui commémoreront les grandes minutes de la guerre. Et devant cette toile, où le peintre, malgré les exigences protocolaires du thème choisi, a su rester sensible et librement artiste, on ne peut que souhaiter même indépendance, même agrément à toutes celles qui, du même genre et avec les mêmes difficultés d'interprétation, devront redire à la postérité les gloires de la France et de ses alliés, au cours des trois rouges années.

## Distractions pour les tranchées

### N° 135. — DAMES

par M. GASTON BEUDIN



Les blancs jouent et gagnent.

### MENTIONS DE SOLUTIONS

Les meilleures. — Mmes et MM. : Un « bleu » 1917. — A. Abadie, Paris. — A. Duranton, soldat (v. écrit). — Gabriel Tassin, Paris. — Jane, le Houdan. — Sergent Métauer, caporal Duval et l'escouade aux tranchées. — Georges Picault. — Hironelle le Provence. — Lydia de B., Paris. — L. M., intendance à M. — Lemasle, à P. — Blonde levice. — Jeune amateur. — Alphonse Broquin, 51<sup>e</sup> inf. — Maurice Gibert, Carcassonne. — Un ouï du 1<sup>er</sup> de ligne. — Maréchal des logis Vieu. — A. Huet, Ibeuf. — Mlle Coquette. — I. Foucher, ph.-major. — Victor Morin, Saint-Mandé. — A. Pilon, 20<sup>e</sup> rég. territorial (ai écrit). — A. Mandza-Cham, 146<sup>e</sup> inf. tranchées de Champagne. — Henri Chilaud (paraîtra proch. numéro).

— I. P. Colombes, à P. — M. Grobety, Billancourt. — Laure Tiffeneau, Mouy. — Florent, 109<sup>e</sup> infant. — Estève Ulysse. — Etienne Pollet.

### N° 136. — PROBLEME, par P. R., 239

Deux pères, chacun avec son fils, entrent dans un café, où ils prennent tous des consommations à 50 centimes.

Quelle somme doivent-ils donner pour laisser 50 centimes de pourboire au garçon ?

### N° 137. — PROBLEMES par R. M., 62

Combien d'œufs vendus ?

On a acheté des œufs à deux pour 1 sou, puis autant à trois pour 1 sou ; on les revend tous à cinq pour 2 sous et on perd 1 sou. Combien a-t-on vendu d'œufs ?

### SOLUTION DU PROBLEME

N° 132. — 1. 32 28 1. 33 22  
2. 37 31 2. 36 27  
3. 38 32 3. 27 38  
4. 42 4 fait dame. 4. au choix.  
5. 4 15 gagne facilement.

## THÉÂTRES

Aujourd'hui, à l'Opéra. — Matinée à 1 h. 30. Mme Marie Delna chantera de nouveau le rôle de Léonor dans la *Favorita*. On donnera, pour la première fois, le cinquième acte de *Faust*, avec Mlle Yvonne Gall, MM. Lafitte et Gresse. Mme Gills continuera ses débuts dans *Roméo et Juliette*. Enfin, on verra *Mademoiselle de Nantes*, le spectacle le plus applaudi sur la scène de l'Opéra depuis la réouverture.

Spectacles de la semaine. — A l'Opéra-Comique : Aujourd'hui, matinée à 1 h. 1/2, *Louise* (Mlle Vallin-Pardo, Brohly, MM. Darin, Henri Albers, Paillard, etc.). Soirée à 7 h. 3/4 pour les représentations de Mlle Mary Garden, la *Tosca* (MM. Mario, Jean Périer, Belhomme, etc.), la représentation se terminera par le ballet de *Mérouf*, dansé par Mlle Sonia Pavloff, M. Robert Quinault et tous les artistes du corps de ballet, l'orchestre sous la conduite de M. Henri Rabaud.

Jeudi 24, à 1 h. 1/2, matinée au bénéfice de la Fraternelle au Spectacle, la *Vie de bohème* (Mlle Vallin-Pardo, Tiphaine, MM. Paillard, Azéma, Allard, Vaur, etc.), et la représentation de la *Charmante Rosalie*, de MM. Pierre Veber et Henri Hirschmann (Mlle Edmée Favart et Camia, M. Jean Périer). Samedi 26, à 8 h. 1/4, la *Traviata*, avec le concours de Mlle Mary Garden, MM. Léon David, Ghasne, Azéma, Mlle Tissier, etc., etc.

A la Comédie-Française : Lundi 21 février, relâche. Mardi 22 (abonnement), en soirée, à 8 heures, la *Figurante*, l'*Augusta*. Mercredi 23, en soirée, à 8 heures, continuation des débuts de M. de Max, la *Fontaine de Jouvence*, *Andromaque*. Jeudi 24, matinée à 1 h. 1/2 (abonnement, billets roses, les *Honnêtes femmes*, la *Nuit d'octobre*, *Britannicus*; en soirée, à 8 heures (abonnement), il était une bergère, la *Figurante*. Vendredi 25, en soirée, à 8 heures, l'*Augusta*, la *Figurante*. Samedi 26, matinée à 1 h. 1/2, 114<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Victor Hugo : poésies, *Ruy Blas* (5<sup>e</sup> acte), *Marion de Lorme* (4<sup>e</sup> acte), hymne à Victor Hugo (orchestre et chœurs), la *Couronne poétique* (hommages à Victor Hugo); en soirée, à 7 h. 3/4, la *Marche nuptiale*. Dimanche 27, matinée à 1 h. 1/2, l'*Ami des femmes*; en soirée, à 8 h. 1/2, le *Monde où l'on s'ennuie*.

A l'Odéon : Mercredi 22 (soirée à 8 heures), l'*Espionne*. Jeudi 24 (matinée à 2 heures), *Une partie de chasse de Henri IV*, la *Gageure imprévue*, conférence de M. Henri Welschinger, membre de l'Institut (abonnement, série rose). Jeudi 24 (soirée à 8 heures), *Collette ou Une conspiration sous Louis XVIII*. Vendredi 25, soirée à 8 heures, *Charles II et Buckingham*. Samedi 26, matinée à 1 h. 1/2, *Tartuffe* (Mlle Marcelle Urvén, en représentation, *Henri III et sa cour*). Samedi 26 (soirée à 8 heures), l'*Espionne*. Dimanche 27 (matinée à 2 heures), *Par le glaive* (première représentation); soirée à 8 heures, *Par le glaive* (deuxième représentation).

Au Trianon-Lyrique : Lundi, relâche. Mardi, à 8 h. 1/4, *Joséphine vendue par ses sœurs*. Mercredi, à 8 h. 1/4, les *Mousquetaires au couvent*. Jeudi, matinée à 2 h. 1/4, le *Barbier de Séville*; soirée à 8 h. 1/4, *Rip*. Vendredi, à 8 h. 1/4, première représentation (reprise), le *Pré aux Clercs*. Samedi, à 8 h. 1/4, les *Saltimbanques*. Dimanche, matinée à 2 h. 1/4, le *Pré aux Clercs*; soirée à 8 h. 1/4, les *Mousquetaires au couvent*.

Aux Capucines. — Le théâtre des Capucines donnera aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, en matinée, son grand succès, *En franchise* ! la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier ; à l'éloge au-dessus, la fine et amusante comédie de M. Maurice Hennequin ; Oh ! pardon ! le joli prologue de M. René Chauvel, avec toute la brillante interprétation du soir, miss Campton, Mlle Méridol, Darns, Albany, Daryls, Carel, Calvet, MM. Berthez, Etcheperre, Grouillet, Signorette jeune, G. Battaille, Bellen, etc.

Rappelons que le délicieux spectacle des Capucines n'aura plus que quelques représentations.

A l'Olympia. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, deux grandes représentations avec le nouveau programme et tous si brillants. Débuts : les *Decars*, les *Felitos*, *Tom Hearn*, *Gaby Montbreuse*, les *Sisters Lorell's*, le comique *Bruehl*, *Reffow*. Les duettistes *Willart-Glorian*, *Siem's*, *Amelet*, les *Tumilet*, *Lucy Dereymon*, *Léonce*, *Champell*, *Miles Dalmont*, *Chambelly*, *M. Haryso*, etc. Aujourd'hui, deux dernières de *Un homme qui déteste les femmes*, avec la belle comédienne *Polaire* et *Magnard*. Avis à ceux qui n'ont encore pu applaudir ce délicieux et amusant sketch. Fauteuils : 1, 2, 3 fr. (Il est prudent de retenir ses places en location.)

DIMANCHE 20 FEVRIER

## La matinée

Opéra. — A 1 h. 30, la *Favorita* (4<sup>e</sup> acte), *Faust* (5<sup>e</sup> acte), *Mademoiselle de Nantes*. Comédie-Française. — A 1 h. 30, les *Affaires sont les affaires*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Louise*. Odéon. — A 2 heures, le *Dépit amoureux*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, le *Pré aux Clercs*. Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Apollo*, 2 h. ; *Athénée*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30 ; *Capucines*, 2 h. 15 ; *Châtelet*, 2 h. 30 ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 30 ; *Gymnase*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Réjane*, à 2 h. ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. 15 ; *Variétés*, 2 h.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.) Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.) Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

## La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Primerose*. Opéra-Comique. — A 8 heures, la *Tosca*, *Mérouf*. Odéon. — A 7 h. 30, la *Vie de bohème*, ballet. Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*. Athénée. — A 8 h. 30, l'*Ecole des civils*. Ambigu. — A 8 h. 30, la *Petite Fonctionnaire*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les *soirs*, *Kit* (Max Dearly). Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise* ! revue : A l'éloge au-dessus ! Oh ! pardon ! Châtelet. — A 7 h. 55, les *Exploits d'une petite Française*. Cluny. — A 8 h. 30, les *Forfaits de Pipermans*, les *Jocrisses de l'amour*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*. Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'*Homme qui fut aimé*. Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*. Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Pouu* ; *Hortense a dit* : « J'm'en f... » Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, le *Chemineau*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*. Variétés. — A 8 h. 30, l'*Impromptu du paquetage*, la *Bonne intention*. Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Un homme qui déteste les femmes*, avec *Polaire* et *Magnard*; dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Marraines de France*; *Vie de tranchées*; *En Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — La *Dame aux Camélias* (Francesca Bertini); la *Ville chinoise* (suite des *Mystères*). Actualités militaires. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

Avec son éloquence et son érudition habituelles, M. Edouard Herriot, le sénateur, maire de Lyon, fit hier une conférence d'un haut intérêt littéraire. Il parla du « Patriotisme dans Victor Hugo ». Il avait sa personnalité, il avait ses audaces, ses vanités, mais il fut le poète de l'Union Sacrée... Et c'est ce thème qu'avec un rare bonheur développa M. Herriot. « Son génie, dit-il, éclaira notre route sanglante. Il a légué l'idée la plus féconde et la plus haute et la dresse comme la libératrice des peuples et des nations... » Mlle Madeleine Roch vint dire quelques vers de l'immortel poète. Elle fut acclamée et partagea avec M. Herriot le succès de cette inoubliable séance.

La conférence, comme toujours, paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue St-Georges).

Hier après-midi, devant la Société d'encouragement à l'industrie française, M. Henri Lorin, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a donné une fort intéressante conférence sur : l'Amérique latine et la France. Il a montré comment la France n'a pas su, avant la guerre, tirer un parti vraiment national des énergies et des capitaux largement dépensés par elle dans cette partie du monde. Il a expliqué le caractère des sympathies très sûres dont elle jouit parmi ces jeunes sociétés et indiqué comment, après la guerre qui, déjà, renforce son prestige, elle devra se proposer d'associer étroitement son avenir au leur.

Aujourd'hui, à 10 heures précises, les Amis de Paris visiteront l'Hôtel-Dieu, place du Parvis-Notre-Dame. Causerie par M. Léon Maillard.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain lundi 21 février, à 2 h. 1/2 : les *Leçons divines de la guerre*, conférence par M. l'abbé Serillanges.

## A propos d'une photo de prisonniers blessés publiée par « Excelsior »

M. Charles Robaux, réfugié belge à Brienne (Yonne), qui a communiqué au maire de Nantes la photographie représentant des prisonniers français blessés et soignés dans un hôpital de Bouillon (Luxembourg belge), photo publiée par *Excelsior* le 8 février courant, nous prie de faire savoir aux personnes qui ont cru reconnaître des parents sur ce document qu'il ne possède pas d'autres renseignements que ceux que nous avons publiés. Il nous prie également de dire que, obligé de gagner péniblement sa vie et très pris par son travail, il ne peut répondre à la nombreuse correspondance qui lui parvient à ce sujet.

## FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan, Hudson, etc., écharpes, cravates, manchettes. Ouv. dimanche. A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

MARRAINES Vous pouvez 2 ce que vous faire pour 1 et ce pour le même prix en achetant chez ELI S PIERRE 10, fg Montmartre (d. la cour). 162, av. Malakoff (p<sup>e</sup> Maillot), Paris. Catalogue gratis. Articles chauds à 0.75

## SAVON TRICAP

SANS ACIDE Nettoie tout. Purifie tout. Absorbe : Huiles, Graisses, Cambouis, Coaltar. ANTI-PARASITAIRE Recommandé pour envois au front. 1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins. Vente en Gros : 1, r. Taibout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

## BIJOUX COMPTOIR ARGENTIN ACHAT 25, Rue Caumartin.

## Urétrites

## PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement

Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine par le Professeur LASSABATIE, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'École de Médecine navale. Laborat. de l'URÉDONAL, 24, Rue de Valenciennes, Paris. 1/2 Boîte : franco 6 fr.; Grande Boîte : 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Ayuntamiento de Madrid

## LES SPORTS

## FOOTBALL RUGBY

Sporting Amical Français. — Le départ de la classe 1917 laisse dans les équipes du S.A.F. quelques places disponibles. Les jeunes gens désireux de faire partie immédiatement d'équipes de football rugby et association (scolaires et non scolaires) peuvent venir s'inscrire de suite au secrétariat, 10, rue de l'Université, le soir, mardi, mercredi, de 5 à 6 heures, les autres jours de 3 à 4 heures.

## CROSS-COUNTRY

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — L'épreuve finale de cette compétition aura lieu cet après-midi, sur 12 kilomètres. Départ de la terrasse du parc de Saint-Cloud, à 3 heures. Nous retrouverons au départ les Keyser, Huet, Schnellmann, Boyer et les jeunes de la Générale, du C.P. Montrouge, du Houilles, de l'U.S. Neuilly, tous pouvant se distinguer brillamment. Engagement, 0 fr. 50 par coureur.

## Communiqués

Mme Poincaré, qui se consacre, avec tant de dévouement, aux œuvres de bienfaisance, est venue hier, à 3 heures, visiter le Foyer du Blessé à l'hôpital Saint-Antoine.

Dans la salle du Foyer du Blessé, garnie des drapeaux alliés et rehaussée de plantes, on remarquait MM. Mesureur, directeur de l'Assistance publique; M. Gutzwiller, directeur de l'hôpital Paul Viot, représentant le Conseil municipal; Gauley, secrétaire général de l'Assistance publique; Mme la colonelle Renault, qui accompagnait Mme Poincaré.

La Société des Poètes français décrènera en décembre 1916 le Prix Fouragnan (500 francs) attribué à un volume de vers dans le goût français du dix-huitième siècle, y compris, si l'auteur le veut, les pièces spirituelles inspirées des événements actuels. Les volumes devront être adressés avant le 1<sup>er</sup> décembre au secrétariat, 20, quai de Béthune, Paris.

## La Bourse de Paris

DU 19 FEVRIER 1916

La semaine se termine par une séance encourageante, les tendances de la plupart des compartiments étant de nouveau très favorables et les valeurs cuprifères elles-mêmes réalisées depuis plusieurs séances par des acheteurs en bénéfices, voyaient s'interrompre leur mouvement de recul et regagnaient même un peu de terrain. Le Rio passait, en effet, à terme de 1.745 à 1.752, tandis que le Boléo s'améliorait au comptant à 775.

Pas de changements sur nos fonds d'Etat : des demandes sur l'Extérieure espagnole passant de 91,65 à 91,85. Banques soutenues. Métallurgiques bien disposées : Schneider et Cie gagne 10 francs à 1.895.

Enfin, en coulisse, les Industrielles russes sont recherchées, surtout la Bakou s'élevant de 1.317 à 1.340. Caoutchoutières indécises.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,01 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 240 ; Pétersbourg, 186 ; New-York, 587 1/2 ; Italie, 88 ; Barcelone, 558 1/2.

## MARBRERIES GÉNÉRALES

## U. GOURDON D'

Bureaux à Paris

33, rue Poussin,

Tél. Auteuil 01-05

Spécialité de Chapelles, Monuments funéraires en tous marbres, pierres et granits.

SYENITES, DIORITES, A POLI INALTÉRABLE D'ITALIE, D'ECOSSE, DE NORVEGE.



N° 442

Fabrication mécanique sur carrières et il-vraisons directes procurant travail supérieur et grande économie.	Le monument complet en 2 <sup>m</sup> x 2 <sup>m</sup> 50 et 3 <sup>m</sup> 20 de haut : Lunel, Comblanchien..... 3.800 fr. Granit des Vosges..... 5.300 fr. Syénite blanche ou rose..... 6.400 fr. Marbre blanc, socles granit 7.200 fr. Syénite rouge toute polie... 10.400 fr. Labrador ..... 9.700 fr.
---	--

Atelier de sculpture mécanique à Carrare permettant de livrer, presque aux prix du marbre brut, des statues et sculptures d'une exécution absolument artistique. Bustes et médaillons en marbre et en bronze d'après photographies. Palmes, couronnes, attributs militaires, plaques commémoratives en marbre et en bronze.

Envoi franco du Catalogue. — Projets gratuits et devis avec prix rendus en gare ou tout posés dans toute la France.

FRANÇAIS, ÉTRANGERS Achat et Vente comptant. Paiement de tous COUPONS Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc. CREDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS 50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50. PARIS

SAVON DENTIFRICE VICIER Le Meilleur Antiseptique. 31, rue de la Harpe, 12, 8<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris

# En Vente partout LA GUERRE

DOCUMENTS  
DE LA SECTION PHOTOGRAPHIQUE  
DE L'ARMÉE (Ministère de la Guerre)

**Le premier Fascicule**  
consacré à la  
**VIE DU SOLDAT**

**24 PLANCHES**

Avec un Texte par Ardaun-Damazet

Le camp au lever du jour.	Au travail.
Sous bois, le réveil.	En route pour la relève.
La toilette.	Chargement d'un crapouillot.
Les artilleurs.	Jeu d'adresse à l'aveuglette.
La douche.	Exercices contre les gaz.
Le casse-croûte.	La corvée d'eau.
La fabrication du cidre.	Les permissionnaires.
Le tri du courrier.	Une "popote" sous bois.
La partie de ballon.	Central téléphonique.
Repas au cantonnement.	Cuisine dans les carrières.
Les graveurs de timbres.	Lecture dans les carrières.
Le manège improvisé.	Chambredans une carrière.
Etc.	Etc.

Prix du Fascicule... net. **1<sup>fr</sup> 25**

Librairie Armand Colin, 103, Boulevard St-Michel, PARIS

**PNEUS A CORDES**  
**PALMER**  
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERFURES)  
34, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

## Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'**Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès**, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés **détersives et antiseptiques** en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la **TOILETTE (ablutions journalières, lotions du cuir chevelu qu'il tonifie, Soins de la bouche qu'il assainit, Lavage des nourrissons, etc.)**.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations.

VIN **FIN** de crûs les plus fins. **1<sup>er</sup> 40** 188<sup>fr</sup>  
VIEUX dessert 1<sup>er</sup> 60 la Bouteille. MOUSSUX 1<sup>er</sup> 40 188<sup>fr</sup>  
FROMONT, Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône).

**EAU VERTE**  
**MONTMIRAIL**  
(VAUCLUSE)  
**LE PURGATIF FRANÇAIS**

**L'INITIATIVE COMMERCIALE** REVUE DE L'EXPORTATION  
75, boulevard Magenta, Paris  
qui publie le CATALOGUE DE L'EXPORTATION, procure immédiatement, aux exportateurs, des AGENTS, amis de la France, sur tous les marchés du monde.

**la Blédine**  
**JACQUEMAIRE**  
est  
**L'ALIMENT FRANÇAIS**  
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards  
des Convalescents et de ceux qui souffrent  
de l'estomac ou de l'intestin.  
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES  
Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epicerie.  
**2<sup>e</sup> la Boîte**  
contenant 400 g net de farine délicate  
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT  
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

**DENTS et DENTIERS**  
**Radium Dentaire**  
**ÉCONOMIE 50%**  
CINQ MAISONS A PARIS  
114, RUE DE RIVOLI  
Juste en face le Métro : CHATELET  
1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès  
157, BOUL. MA. ÉNTA Métro Barbès  
42, b. Bonne-Nouvelle Mét. St-Denis  
37, AVEN. MAC-MAHON, Métro Ternes  
100, boul. Port-Royal Observatoire

Pour nos Soldats **CHOCOLAT des GOURMETS** Fabrication française perfectionnée. Vendu partout en tablettes, bâtons ou poudre.

## LE CHRONOGAPHE JUST

employé dans tous les Services techniques de l'ARMÉE FRANÇAISE  
Garanti 10 ANS (Réparations gratuites)  
Acier : 70<sup>fr</sup> - Argent : 80<sup>fr</sup>



**MONTRE-BRACELET**  
à ancre, Cadran lumineux  
Nickel 38<sup>fr</sup> - Argent 45<sup>fr</sup>

**PODOMÈTRE**  
1000 Km 30<sup>fr</sup> - 100 Km 20<sup>fr</sup>

**JUMELLES Militaires**  
à partir de 25<sup>fr</sup>

**BOUSSOLES directrices lumineuses**,  
de Campagne... 6<sup>fr</sup> 95

Prix de guerre exceptionnels, franco de port dans la zone des Armées.

J. AURICOSTE & C<sup>o</sup>, Horloger de la Marine  
de l'État et du Service géographique de l'Armée  
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS  
Envoi gratuit sur demande des Notices descriptives.

## FEMMES QUI SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

### REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer, et vous devez, sans plus tarder faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé Soury.



La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Étourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, faites usage de la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 3 fr. 75 dans toutes Pharmacies, 4 fr. 35 franco. Les 3 flacons 11 fr. 25 franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 86

# AU LOUVRE

PARIS

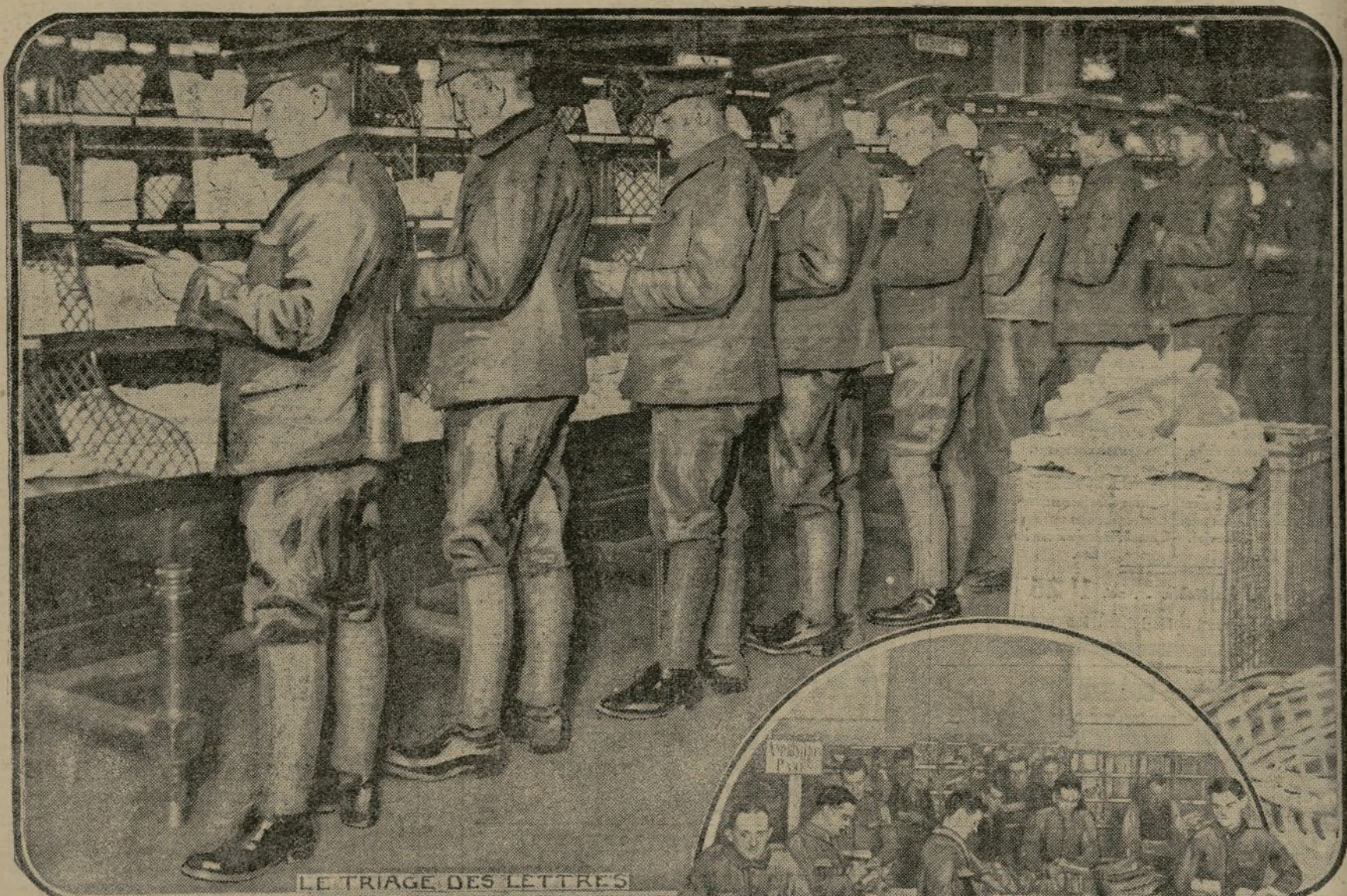
LUNDI 21 FÉVRIER

PARIS

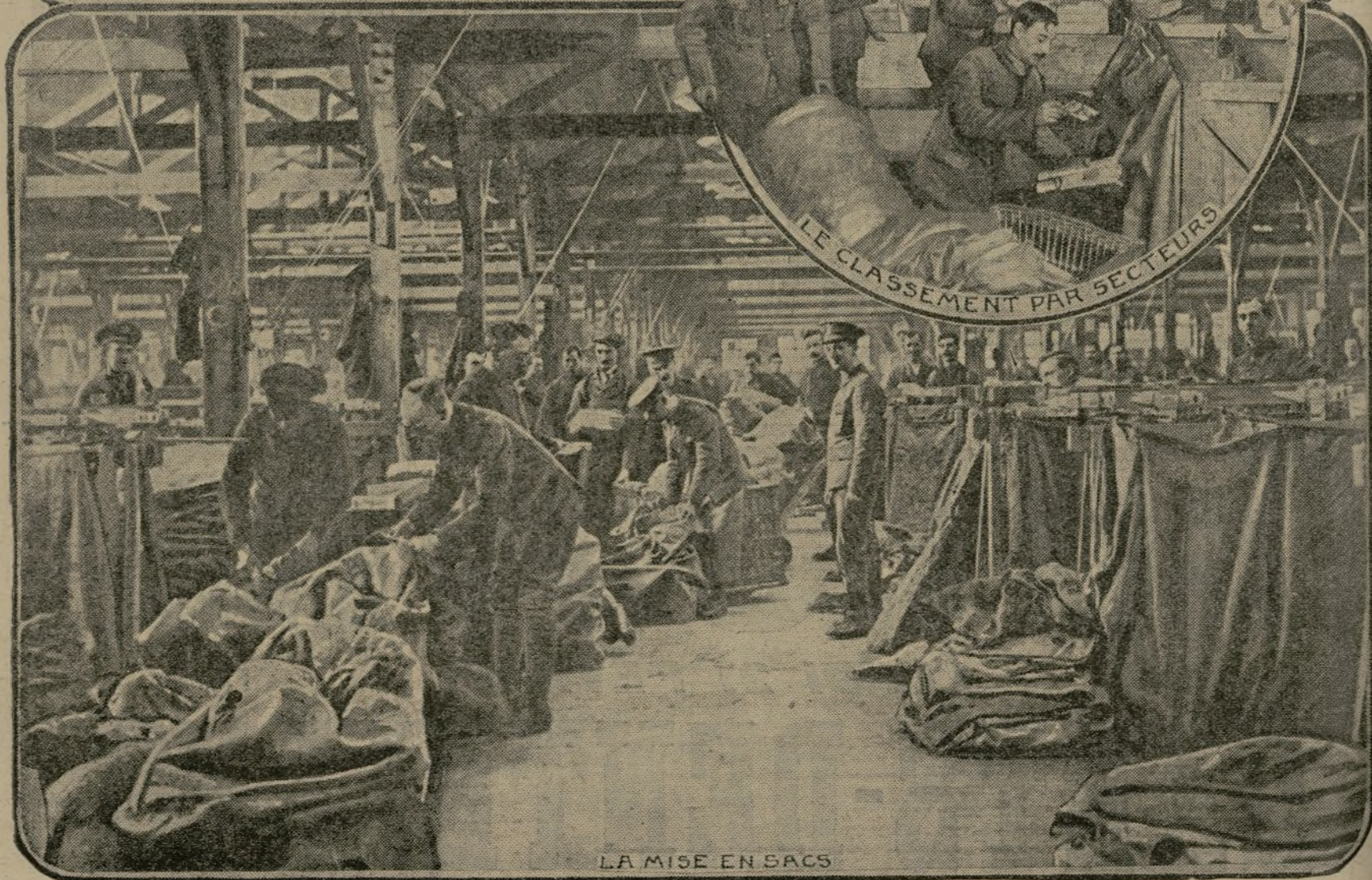
# GANTS-DENTELLES

PARFUMERIE - FLEURS

# LA CORRESPONDANCE DES TOMMIES



LE TRIAGE DES LETTRES



LE CLASSEMENT PAR SECTEURS

LA MISE EN SACS

L'organisation de l'envoi des courriers au front a été admirablement mise au point en Angleterre. Les lettres et les paquets sont classés avec une extrême rapidité, et le service fonctionne jour et nuit, sans arrêt, depuis dix-sept mois. Chaque équipe de postiers a un chef qui, connaissant à merveille les secteurs des régiments, les camps et les moindres postes, intervient aussitôt dans le cas d'un doute sur la destination d'un pli.